



Le Palais des Beaux-Arts de Lille, un musée éco-responsable



© Dicom ville de Lille Thomas lo Presti - Nocturne GOYA

Revue de presse // nov 2022

PALAIS BEAUX-ARTS LILLE

Sommaire

AFP Lille

News Tank Culture

Le Quotidien de l'art

Le Journal des Arts

France info Culture

Konbini

Télérama

The Art Newspaper

La Gazette Drouot

La Gazette des Communes

Carenews info

La Croix

Le Monde

Lille Actu

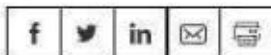
CLIC France

Le Figaro avec AFP

L'info durable avec AFP

Sud Ouest avec AFP

A Lille, les grands musées français cherchent leur "modèle durable"



29/01/2022

Pressés par "l'urgence climatique", les représentants des musées français ont planché deux jours à Lille sur un modèle plus respectueux de l'environnement, proposant des expositions moins "spectaculaires", mais "plus longues" et "intelligentes" ... et sans déplacer des millions de visiteurs.

"La stratégie nationale bas carbone, c'est zéro émissions nettes de CO2 d'ici 2050. Nous n'avons pas le choix: tout le monde doit bouger", pose dès l'ouverture des travaux au Palais des Beaux Arts de Lille, Bruno Maquart, président d'Universcience (Cité des Sciences et Palais de la Découverte, à Paris).

Si la mobilisation des musées est "relativement ancienne" aux Etats-Unis, elle est encore en France à ses prémices, rappelle l'administrateur de l'établissement lillois, Etienne Bonnet-Candé. Il salue toutefois le "travail pionnier" mené par des institutions comme le Quai Branly, Universcience, ou le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN).

Problème: une grande majorité des émissions de gaz à effet de serre proviennent "du déplacement des visiteurs". Pour des musées drainant une clientèle internationale, comme Le Louvre, cette proportion grimpe à 90%. Dès lors, comment concilier la mission du musée, la transmission au public, et la réduction de l'empreinte carbone ?

- "Désescalade" -

Il faut d'abord "totalement repenser" le "modèle de ces trente dernières années" tranche Sylvain Amic, directeur de la Réunion des musées métropolitains-Rouen Normandie. "Jusqu'ici, un musée qui réussissait, c'était un musée à croissance infinie, qui s'enrichissait, s'étendait" et "avait des files d'attente, de gens venus de loin, pour voir des tableaux arrivés à grands frais du bout du monde. Clairement, ce modèle s'éteint".

"Poussées dans une recherche de ressources propres", les institutions ont du "attirer toujours plus de monde" pour faire du chiffre, regrette le directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais (RMN-GP), Emmanuel Marcovitch, réclamant "une désescalade".

Parmi les solutions, le "renoncement aux expositions événement", spectaculaires et courtes, générant des déplacements inconsidérés d'oeuvres par avion, dans des caissons spécialisés, souvent climatisés, et une surproduction d'éléments scénographiques ensuite "jetés à la benne".

Les musées doivent aussi "ralentir", en allongeant la durée des expositions, tabler sur un public de proximité et réduire la quantité d'oeuvres présentées au profit de la transmission au visiteur d'un "propos scientifique riche". Soit préférer "la démonstration d'intelligence", à "la démonstration de puissance", selon M. Amic.

- Eco-conception -

Le festival "Normandie impressionniste" est ainsi passé "d'une dépendance aux prêts étrangers de 50% en 2010 à 3% en 2020", et "d'une exposition centrale à Rouen" à des plus petites "dans neuf villes", permettant "aux publics de trouver ce qu'ils cherchaient là où ils étaient".

De même, le musée du Louvre et la RMN-GP ont récemment produit "18 expositions de dix oeuvres sur les Arts de l'Islam" partout en France, dans des musées, bibliothèques ou centres culturels, captant "un public différent, qui ne serait pas forcément venu à Paris".

Il est possible "de mutualiser" les collections et prêts, les moyens de transport, et même de créer des scénographies communes "itinérantes", en France ou en Europe, plaide aussi Julie Bertrand, directrice des expositions de Paris-Musées.

Même si des "freins" existent, telles que les "normes de conservation", imposant une "remise en réserve" souvent après 90 jours d'exposition, rappelle la responsable de la production culturelle du MuCem, Sylvia Amar.

Autre axe plébiscité: "l'éco-conception", soit une scénographie conçue en amont pour minimiser l'empreinte carbone, du choix des matériaux ou produits utilisés - biosourcés, recyclés, labellisés - en passant par l'accrochage, pensé pour pouvoir recycler ou réemployer les éléments.

Reste encore à se doter d'outils techniques pour évaluer le bilan carbone du fonctionnement global des musées, une démarche où le secteur est à la traîne par rapport à d'autres, bâtiment ou industries lourdes. La place du numérique fait elle l'objet de débats, car cette technologie génère aussi pollutions et déchets.

"On observe aujourd'hui beaucoup d'initiatives, foisonnantes mais éparpillées", synthétise la directrice d'ICOM-France (Conseil international des musées), Juliette Raoul Duval. Il faut désormais "les comparer", inventer "des outils communs", et peut-être au niveau national, voire international "des chiffres et des normes".

"Expérience Goya" à Lille, une exposition "éco-conçue"

29/01/2022

"Réduire l'impact environnemental, sans sacrifier la qualité": l'exposition "Expérience Goya" au Palais des Beaux-Arts de Lille est un exemple de parcours "éco-conçu", mis en avant par cet établissement lors d'une réunion des grands musées français sur la "durabilité" de leur secteur.

Pensée comme une "immersion inédite" dans l'univers du peintre Francisco de Goya, l'exposition, co-produite par la Réunion des musées nationaux-Grand Palais (RMN-GP), propose "une alternative aux modèles actuels de production", trop centrés sur l'accumulation d'oeuvres et notamment de "trophées" venus de l'autre bout du monde, avance le directeur du PBA, Bruno Girveau.

Alors que leur transport constitue l'un des principaux facteurs de pollution, le musée a choisi "de privilégier au maximum la mise en valeur de sa collection permanente" et de "fixer un seuil" maximum de prêts extérieurs, soit une quarantaine, explique Mélanie Estèves, référente développement durable.

Et ils sont tous venus de pays européens, pour limiter au maximum les transports aériens.

Le projet a ainsi été bâti "autour de deux chefs-d'oeuvre" de Goya appartenant à la collection permanente du musée depuis 150 ans, "Les Jeunes" et "Les Vieilles". L'exposition en

Le musée se prévaut ainsi d'avoir misé sur "la médiation et un propos scientifique fort", plutôt qu'une "profusion".

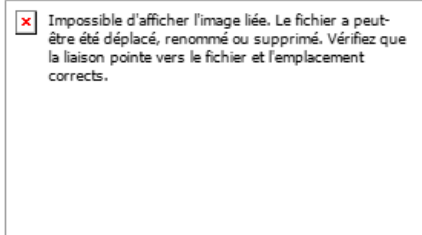
Autre facteur d'émission de gaz à effet de serre, la scénographie a été conçue pour que ses éléments constitutifs soient réemployés à 70% lors de la prochaine exposition, au printemps. Dans l'atrium du musée, un espace immersif de 170 m² comprend par exemple 31 panneaux courbes modulables, pouvant être assemblés, démontés et réemployés.

Matériaux biosourcés, peinture, produits de traitement plus respectueux de l'environnement... Le PBA s'est appuyé sur le cabinet d'experts Atemia, qui avait déjà travaillé avec la BNF, ou Universcience, pour former ses équipes.

Le cabinet a conçu des "outils spécifiques", devant permettre à l'établissement lillois de "mesurer pour la première fois l'impact global d'une exposition". Reste à définir "précisément" le coût environnemental des outils numériques employés.

"Ce n'est pas encore un bilan carbone formel, mais un rapport d'impact", qui servira de référence pour "faire encore mieux" dans le futur, précise Mme Estèves.

Musées & durabilité : « Expérience Goya », une exposition immersive à la « scénographie durable »



Paris - Article n°240585 - Publié le 28/01/2022 à 17:20

Évoquer « les choix, les partis pris scénographiques, les questionnements, mais aussi les moyens juridiques et budgétaires mis en œuvre pour aboutir à une scénographie durable », tel est l'objet du focus sur l'exposition « Expérience Goya », proposé à l'occasion du workshop « Construire la durabilité de nos musées », au Palais des Beaux-Arts de Lille, le 27/01/2022. Programmée au PBA du 15/10/2021 au 14/02/2022, « Expérience Goya » combine « plus de 80 œuvres originales » et « une expérience immersive, esthétique et sensorielle ». Conçue en co-production avec la RMN-GP, il s'agit de la première exposition du musée réalisée dans une démarche éco-responsable.

« L'exposition débute par la visite d'une rotonde de 170 m² dans laquelle sont présentées 60 œuvres de Goya. Il s'agit d'un premier espace immersif présentant des projections synchronisées et sonores. Cet espace a été construit avec 31 panneaux courbes, auto-stables et modulables, conçus pour pouvoir être démontés et réutilisés. Ce même principe a été retenu pour une partie des ensembles menuisiers de la salle d'exposition, puisque 21 cimaises, ainsi qu'un panneau central et une partie du sas de sortie sont également réutilisables », indique Camille Palopoli, cheffe de projet Expositions temporaires au Palais des Beaux-Arts de Lille.

« Dans la plupart des expositions, à part des demandes très particulières, nous avons un delta de cimaises droites que nous réutilisons. Nous avons donc tout intérêt à réfléchir sur le long terme à ce sujet (...) Nous pouvons enregistrer un coût supérieur lié à la production et un coût de déplacement d'une exposition à l'autre, mais nous arrivons à réaliser une économie substantielle sur la durée d'à peu près 40 % de la valeur de ces éléments », ajoute Maciej Fiszer (Atelier Maciej Fiszer), scénographe de l'exposition.

Intervenants

1/1

- **Camille Palopoli**, cheffe de projet Expositions temporaires au Palais des Beaux-Arts de Lille
- **Ismène Bouatouch**, cheffe de projet Expositions temporaires au Palais des Beaux-Arts de Lille
- **Christelle Terrier**, cheffe de projet à la RMN-GP
- **Maciej Fiszer**, scénographe (Atelier Maciej Fiszer)

« Proposer une structure démontable que d'autres pourront se réappropriier » (Maciej Fiszer)

- « Pour la rotonde qui se trouve dans le forum du musée, la demande était d'avoir un espace permettant une grande projection à 360 degrés et pouvant être réutilisé sur une durée assez longue. Il s'agissait de proposer une structure démontable que d'autres artistes ou scénographes pourront se réapproprier. Les contraintes étaient que l'espace puisse s'intégrer dans l'atrium du musée, qu'il ait une forme relativement neutre et qu'il puisse se transformer, être modulable. Sa géométrie peut donc être modifiée tout en conservant son armature. Cette logique d'éco-conception, et la réflexion qu'elle suppose, sont intervenues dès le départ et permettront de s'adapter aux cahiers des charges des expositions suivantes.
- Au sein de la salle d'exposition, le projet a évolué. Dès le départ, nous avons l'idée de travailler avec des cimaises modulables. Aujourd'hui, deux écoles sont en train de se former à ce sujet. La première consiste à créer des cimaises qu'on déplace et que

l'on peut ré-agencer à souhait. La deuxième consiste à adopter des systèmes constructifs démontables, ce qui permet de réutiliser les panneaux différemment. Dans le cadre de cette exposition, nous avons les deux modèles. Pour les systèmes constructifs permettant la réutilisation des panneaux, nous avons noté avec l'entreprise qu'environ 50 à 60 % des panneaux pourront être réutilisés, car nous n'arrivons pas encore à être complètement vertueux du fait de la complexité des systèmes d'assemblage.

- Dans la plupart des expositions, hors demandes très particulières, nous avons un delta de cimaises droites que nous réutilisons. Nous avons donc tout intérêt à réfléchir sur le long terme à ce sujet. Si elles sont mal conçues, ces cimaises peuvent être difficiles à manœuvrer. Nous pouvons enregistrer un coût supérieur lié à la production et un coût de déplacement d'une exposition à l'autre, mais nous arrivons à réaliser une économie substantielle sur la durée d'à peu près 40 % de la valeur de ces éléments.

« La question de l'éco-conception implique un dialogue bien en amont »

- Sur les vitrines, qui étaient assez rares au sein de cette exposition, je m'efforce de limiter au maximum l'utilisation du plexiglas et des PMMA puisqu'il ne s'agit pas de matériaux facilement recyclables, alors que le verre l'est. Les coûts de ces différents matériaux restent relativement similaires, même si nous sommes parfois contraints, pour des questions techniques, d'utiliser du plexiglas. C'est le cas lorsque, du fait des dimensions, le capot risquerait d'être trop lourd. Il s'agit de choix à réaliser lors de la conception de l'exposition et peut-être dès le choix des œuvres. La question de l'éco-conception implique un dialogue bien en amont. »

Maciej Fiszer

« 20 à 30 % de coûts supplémentaires par rapport à une exposition classique » (Ismène Bouatouch)

- « Nous avons introduit l'écoconception de manière très générale dans la publication du marché en indiquant que le Palais des Beaux-Arts serait sensible aux propositions destinées à améliorer l'empreinte écologique du projet. En revanche, la question de produire des cimaises réutilisables est venue dans un second temps et a eu un impact réel sur le budget. Une exposition éco-conçue implique 20 à 30 % de coûts supplémentaires par rapport à une scénographie classique. Elle suppose d'avoir recours à des matériaux biosourcés qui sont plus chers. Il faut aussi prendre en compte le facteur temps qui sera consacré à de la réflexion, à la création de modes de construction différents. Par ailleurs, le coût du démontage d'une exposition dont on réutilise les matériaux est supérieur à celui d'une exposition dont les éléments partent en benne. Cela demande un réel investissement au départ qui doit néanmoins être amorti sur le budget des projets suivants.

« Déterminer des critères et des prescriptions qui ne découragent pas les entreprises »

- Il a été compliqué de déterminer des critères et des prescriptions qui ne découragent pas les entreprises, qui entrent dans le cadre juridique des marchés publics et reflètent de manière juste l'importance accordée à l'éco-conception. Dans le cas d' "Expérience Goya", nous étions en retard et ne pouvions pas nous permettre que notre marché soit infructueux. Nous avons donc opté pour des prescriptions assez larges inscrites au sein du CCAP. Nous avons simplement fait la demande d'un bois de provenance française répondant à la norme FSC/PEFC. Nous aurions pu aller plus loin dans nos demandes concernant les autres types de matériaux, mais il s'agissait de notre premier essai, d'où cette idée de se concentrer sur le matériau qui occupait la plus grande part dans cette scénographie : le bois.
- Notre premier réflexe a été de noter les bonnes pratiques des entreprises (tri des déchets, travaux sur l'économie d'énergie, formation des employés à l'écologie, etc.). Or, nous nous sommes rendu compte que ce genre de critère ne s'inscrivait pas dans le cadre juridique des marchés publics. Ils vont à l'inverse de la libre concurrence et de l'égalité des chances, puisqu'ils impliquent de juger une entreprise sur sa politique globale, or, en fonction de leur taille et de leurs moyens, les entreprises n'ont pas la même marge de manœuvre pour la mise en place des politiques de développement durable. Nous nous sommes rendu compte que nos critères allaient devoir être extrêmement précis et appliqués aux prestations demandées dans le cadre de cette exposition. Ils devaient également trouver leur équilibre dans la notation des offres. Ces critères doivent être importants pour que les entreprises fassent un effort, mais aussi garder une proportion juste par rapport aux autres éléments tout aussi importants (qualité des solutions techniques, des finitions, méthode de travail de l'entreprise, etc.). Nous avons fait le choix de leur attribuer dix points sur les 60 points techniques, soit 17 % de la note.

Critères de jugement des offres figurant dans le Règlement de Consultation du Marché public de travaux

- 2,5 points sur les qualités environnementales des matériaux,
- 2,5 points sur les qualités environnementales des produits de traitement et de finition,
- 5 points pour la prévention des chutes, le tri et la valorisation des déchets en fin de chantier.

- Nous avons travaillé avec la société Aténia qui nous a notamment fourni un guide des labels à favoriser selon les matériaux et nous a formés à décrypter des fiches techniques (labels, conditionnement des produits, temps de conservation, etc.). Il s'agissait ensuite de s'assurer que nos attendus en matière de développement durable étaient réalisés pendant la production. Nous avons également prévu la réalisation d'un bilan matière. Nous avons donc inscrit la transmission des données nécessaires à la réalisation du bilan au sein du CCAP et pris le parti de conditionner le paiement des prestations à la bonne remise de ces données par les entreprises. »

Ismène Bouatouch

« Capitaliser sur “Expérience Goya” pour pousser l'exercice plus loin » (Christelle Terrier)

- « La prochaine co-production entre le Palais des Beaux-Arts de Lille et la RMN-GP portera sur l'exposition “La Forêt Magique” qui se déroulera au PBA du 13/05 au 18/09/2022. Nous avons souhaité capitaliser sur “Expérience Goya” pour pousser l'exercice plus loin. La nécessité d'associer les entrepreneurs dès la conception de la scénographie et de respecter des objectifs de développement durable nous est apparue. Nous rendons indissociables la conception et la réalisation, ce qui permet d'optimiser les objectifs d'éco-conception. Il s'agira également d'une exposition encore plus immersive avec des technologies, des dispositifs numériques et des œuvres contemporaines. Elle sollicitera également les sens, notamment avec une dimension olfactive.

« Capitaliser sur les ressources propres du musée »

- Pour la mise en lumière et les installations audiovisuelles, l'objectif était de capitaliser sur les ressources propres du musée, d'où l'importance d'être accompagnés de professionnels très en amont pour intégrer et prendre en compte les limites des équipements dans le projet. Cela implique aussi une refondation profonde des modalités de construction et de production. Nous avons lancé une consultation en deux lots : un lot “conception” (scénographie, graphisme, éclairages) et un lot “aménagement scénographique” (agencement, électricité-éclairage, graphisme et signalétique, audiovisuel).
- L'ambition de “La Forêt magique” sera de récupérer 60 à 70 % de la scénographie existante, réalisée par Maciej Fiszer. La rotonde de l'atrium sera conservée d'une exposition à l'autre. Nous utiliserons également des matériaux biosourcés et allons veiller au plan de démontage et au réemploi ultérieur des éléments. Ce réemploi portera à la fois sur les 60 à 70 % de la scénographie réutilisés pour “La Forêt Magique”, mais aussi sur les 30 à 40 % restant. Dans l'utilisation des matériaux et ressources propres du musée, il a fallu référencer tous les équipements faisant partie de l'appel d'offre et du marché, ce qui implique un suivi et une bonne connaissance des matériaux disponibles.
- La démarche a été stimulante du point de vue créatif, mais aussi ressourçante sur le plan humain, du fait des liens que nous avons pu tisser entre établissements. L'éco-conception n'implique pas que des contraintes. »

Christelle Terrier

« Créer des processus d'éco-conception différents » (Maciej Fiszer)

- « Les cimaises modulables ne sont pas quelque chose de nouveau. Nous les avons pensées, mais elles ont été mises au point par l'entreprise. Les entreprises ont d'ailleurs chacune leur méthode pour réaliser ces équipements. Cela pose la question des droits, puisque produire du matériel réutilisable implique qu'il soit potentiellement réemployé par d'autres entreprises. Du point de vue du scénographe, il faut envisager les éléments comme un jeu de Lego à réutiliser pour faire autre chose, transformer l'espace. J'ai eu l'expérience de réaliser trois expositions successives au Petit Palais, dont l'enjeu était de réutiliser le matériel pour concevoir trois espaces différents, ce qui était très stimulant d'un point de vue créatif.
- Il existe également des enjeux du point de vue de l'ingénierie, lorsqu'un scénographe passe du temps à créer des éléments, fait preuve de créativité, pour ensuite les céder au suivant. Peut-être y a-t-il un équilibre à trouver ou des choses à inventer. Certains lieux, comme le **Jeu de Paume** ont par exemple pris le parti d'un stock de vitrines au design très simple qu'il faut réutiliser, ce qui correspond au cahier des charges de ce lieu qui propose principalement des photographies et des documents graphiques qui n'impliquent pas de scénographie extrêmement élaborée. Je ne crois pas à l'uniformisation des choses, mais à la possibilité de créer des processus d'éco-conception différents. »

Maciej Fiszer

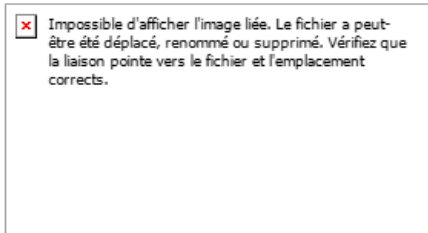


Palais des Beaux-Arts de Lille

- **Inauguration** : 06/03/1892
- **Superficie** : 22 000 m²
- **Fréquentation** :
 - 169 965 visiteurs en 2021 (+60,3 %)
 - 106 005 visiteurs en 2020
 - 297 610 visiteurs en 2019
- **Direction** : Bruno Girveau
- **Contact** : [Mathilde Wardavoire](#), service presse
- **Tél** : 03 20 06 78 18

Catégorie : Musée
18 Rue de Valmy
59000 Lille France

Musées & durabilité : « Les musées n'ont pas été créés pour développer l'attractivité » (Sylvain Amic)



Paris - Article n°240650 - Publié le 28/01/2022 à 10:00

« Ces trente dernières années, ce que l'on nous a vendu comme étant la réussite d'un musée, c'est un établissement d'une croissance infinie, souvent au cœur des métropoles, qui construit de nouvelles ailes, de nouveaux bâtiments, en général avec beaucoup de surfaces vitrées. Un musée qui réussissait avait de longues files d'attente, composées de gens venus de loin, en avion ou en voiture, pour voir des tableaux qu'on avait fait venir à grands frais. Ce modèle renvoie au mirage d'une politique expansive, d'une économie culturelle dans laquelle on souhaitait gager la durabilité des musées sur leur capacité à créer de la richesse. Évidemment, ce modèle n'est plus durable. (...) Je ne crois pas que nous ayons construit les musées pour développer l'attractivité. Il faut retrouver le rôle social du musée », déclare **Sylvain Amic**, directeur de la Réunion des Musées Métropolitains - Rouen Normandie, lors de la table ronde « La politique des institutions - les musées doivent-ils changer de paradigme ? Comment le peuvent-ils », organisée dans le cadre du workshop « Construire la durabilité de nos musées », au **Palais des Beaux-Arts de Lille**, le 27/01/2022.

« L'idée, c'est la désescalade. Nous sommes dans une course folle qui nous interroge sur ce qu'attendent nos décideurs publics de la culture et les missions que nous devons accomplir. Les opérateurs nationaux ont été poussés dans une recherche profonde de ressources propres, ce qui veut dire faire venir toujours plus de monde pour moins cher, et faire tenir l'équilibre de nos activités. Il faut changer complètement de modèle. On parle de l'origine des œuvres, mais on peut aussi parler de la scénographie, de l'espace ou encore de la médiation. Tout cela doit être repensé dans la logique de développement durable », ajoute **Emmanuel Marcovitch**, directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais.

News Tank rend compte des échanges.

« **La politique des institutions - les musées doivent-ils changer de paradigme ? Comment le peuvent-ils** »

Les intervenants

1/1

- **Sylvain Amic**, directeur de la Réunion des Musées Métropolitains - Rouen Normandie
- **Bruno Maquart**, président d'Universcience
- **Anne-Sophie de Gasquet**, directrice générale de Paris Musées
- **Emmanuel Marcovitch**, directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais
- **Hervé Barbaret**, directeur général de l'Agence France Muséums
- **Juliette Raoul-Duval**, directrice de l'ICOM France
- **Bruno Girveau**, directeur du Palais des Beaux-Arts de Lille

« Les expositions ne doivent plus être une démonstration de puissance, mais une démonstration d'intelligence » (Sylvain Amic)

- « Le modèle du musée est-il pertinent ? Ce n'est pas un scoop que de dire qu'il l'est. Les musées ont été créés en temps de crise pour répondre à des crises. En Europe, ils ont été créés à l'époque où la page des monarchies absolues se tournaient, lorsque nous voulions

former des citoyens éclairés. Les musées sont un levier du changement des sociétés, et donc une arme face aux défis climatiques.

- Le paradigme du musée des trente dernières années est-il à questionner ? Là encore, pas de scoop : oui, il l'est. Ces trente dernières années, ce que l'on nous a vendu comme étant la réussite d'un musée, c'est un établissement d'une croissance infinie, souvent au cœur des métropoles, qui construit de nouvelles ailes, de nouveaux bâtiments, en général avec beaucoup de surfaces vitrées. Un musée qui réussissait avait de longues files d'attente, composées de gens venus de loin, en avion ou en voiture, pour voir des tableaux qu'on avait fait venir à grands frais.
- Ce modèle renvoie au mirage d'une politique expansive, d'une économie culturelle dans laquelle on souhaitait gager la durabilité des musées sur leur capacité à créer de la richesse. Évidemment, ce modèle n'est plus durable.
- Quand je suis arrivé en 2012, nous nous relevions tout juste du premier festival Normandie Impressionniste, organisé en septembre 2010. Cette manifestation avait drainé, au musée des Beaux-Arts, 240 000 visiteurs, et l'établissement était à bout de souffle, complètement épuisé. Le budget de l'exposition était de 3,2 millions d'euros. Le modèle n'était pas durable.
- Nous avons ensuite connu trois autres éditions du festival Normandie Impressionniste (2013, 2016 et 2020), et nous sommes passés d'une dépendance aux prêts étrangers de plus de 50 % en 2010, à 3 % en 2020. Notre budget était, pour la dernière édition, de moins d'un million d'euros. Notre fréquentation a également beaucoup diminué. Est-ce un succès ? Pour nous, oui. Nous sommes passés d'une exposition centralisée à neuf expositions dans les différents musées métropolitains et, surtout, ce qui était l'affaire de Rouen est devenu l'affaire du Havre, de Caen, etc. Les habitants ont trouvé, là où ils vivaient, ce qu'ils cherchaient.
- Je ne crois pas que nous ayons construit les musées pour développer l'attractivité. Il faut retrouver le rôle social du musée. Les expositions ne doivent plus être une démonstration de puissance, mais une démonstration d'intelligence. »

Sylvain Amic

- « Le développement durable est l'un des sujets dont la culture scientifique doit s'emparer.
- Comment être exemplaire dans nos fonctionnements les plus triviaux, les plus simples, les plus basiques. Dans tout ce que nous faisons, nous souhaitons montrer que nous avons réfléchi à ces problématiques.
- J'ai la chance de diriger un établissement dans lequel les personnels sont très en avance sur le sujet, très mobilisés. Plusieurs centaines de salariés se sont réunis pour faire des propositions et aiguiller la direction, pour aller plus loin, plus vite, plus fort.
- Les musées ne peuvent rien si ceux qui les font vivre au quotidien ne sont pas convaincus que leurs actions sont importantes.
- La stratégie nationale bas carbone, c'est zéro émission nette en 2050, c'est-à-dire une division par six d'ici 2050. Et, dès 2030, une diminution de 40 % de nos émissions en France. L'effort est considérable et doit être fait dans des délais particulièrement tendus. Nous sommes à la veille de changements majeurs. Nous devons bouger ; ne le faisons pas seuls. Mettons en commun les idées, les bonnes pratiques. »

Bruno Maquart

- « À Paris Musées, nous sommes dans une phase de montée en puissance. Nous avons commencé à mettre en place une série d'actions, à commencer par les expositions. Aujourd'hui, nous sommes dans une démarche RSE globale, commune à tous nos établissements.
- Le cadre de notre action, c'est le contrat d'objectifs et de performances entre la Ville de Paris et Paris Musées. Il est en cours de finalisation et sera présenté à notre conseil d'administration en mars 2022.
- Nous allons mettre en place des groupes de travail, désigner un référent RSE chargé de mettre en place une charge commune à l'ensemble de nos musées.
- Il est important que toute l'équipe soit concernée et veille à cette direction. L'équilibre est difficile à trouver. Nos actions peuvent être freinées par des questions de conservation des œuvres, de lieux de stockage, financières ou pratiques. »

Anne-Sophie de Gasquet

« Changer de paradigme n'est pas une option » (Hervé Barbaret)

- « Cette problématique est incontournable, et suppose un changement complet de paradigme.
- L'idée, c'est la désescalade. Nous sommes dans une course folle qui nous interroge sur ce qu'attendent nos décideurs publics de la culture et les missions que nous devons accomplir.
- Les opérateurs nationaux ont été poussés dans une recherche profonde de ressources propres, ce qui veut dire faire venir toujours plus de monde pour moins cher, et faire tenir l'équilibre de nos activités.
- Il faut changer complètement de modèle. On parle de l'origine des œuvres, mais on peut aussi parler de la scénographie, de l'espace ou encore de la médiation. Tout cela doit être repensé dans la logique de développement durable.
- Le rapport du **Shift Project Décarbonons la Culture**, donne cinq axes de changement : délocaliser les activités, ralentir, diminuer les échecs, éco-concevoir et renoncer. Ces préconisations illustrent bien le changement total de paradigme. »

Emmanuel Marcovitch

- « Changer de paradigme n'est pas une option, mais il faut aussi revenir à la mission essentielle d'un musée, à savoir un lieu où l'être humain est mis face au mystère de la création. Il ne faut pas abdiquer la mission mais revoir de fond en comble les moyens qui sont

déployés.

- Comment avoir une logique de partage et de générosité sans mettre en péril l'environnement ? Il existe des réponses techniques comme la mutualisation ou la modularité, mais il y a aussi une réflexion à avoir sur les formats de présentation des œuvres.
- Faire voyager une œuvre pour rencontrer 100 000 visiteurs est sans doute plus adapté que de faire voyager 100 000 visiteurs pour voir une œuvre. »

Hervé Barbaret

- « L'ICOM à l'international, c'est 50 000 membres de 135 pays, et donc une capacité de mobilisation de tous les professionnels des musées sur ces enjeux.
- L'ICOM s'est investi sur la question du développement durable depuis plusieurs années. L'organisation a notamment monté, au niveau international, un groupe de travail sur ces questions.
- Les musées peuvent mais, surtout, doivent changer de paradigme. Aujourd'hui, on sait que les musées sont coûteux en énergie, produisent beaucoup de déchets. Cela crée des obligations supplémentaires pour s'y mettre.
- Les musées sont prêts à ce changement. J'ai encore en tête le cri du cœur de Sylvie Ramond, directrice du musée des Beaux-Arts de Lyon qui, au début du confinement, a appelé à arrêter le productivisme des musées.
- Ce vacillement a commencé avant la crise du Covid-19 et va se poursuivre. Le trimestre écoulé, à Paris, jamais nous n'avions vu autant de belles expositions, toutes "blockbusters".
- Tous les jours, on nous donne des chiffres de fréquentation qui sont plus importants que ceux de l'année précédente. Oui, on change de paradigme mais on en est encore à mesurer l'activité des musées en comptabilisant leur fréquentation comme si le critère quantitatif était aussi banal aujourd'hui qu'il l'était avant la crise.
- Les musées sont crédibles. Nous portons une responsabilité dans le message que nous donnons à nos visiteurs. C'est l'enjeu : qu'est-ce que l'on dit, qu'est-ce que l'on prévoit dans nos programmations pour éclairer notre société. »

Juliette Raoul-Duval

- « Les expositions doivent-elles changer de modèle ? La réponse est oui. Les musées doivent-ils changer de paradigme ? Pas nécessairement.
- Quoi qu'on en dise, le musée c'est d'abord une collection, une façon de la présenter, de la diffuser. Cette formule n'a pas nécessairement besoin de changer. La question est plutôt de savoir comment nous mettons ces missions en œuvre, comment nous nous engageons sur ces questions de développement durable. »

Bruno Girveau

« Imaginons une société qui soit humainement durable d'un point de vue écologique mais aussi économique et social » (Juliette Raoul-Duval)

- « Plus de 90 % des émissions des musées sont dues aux déplacements des visiteurs pour venir jusqu'à eux. Alors que fait-on ?
- On travaille sur le transport de nos salariés, sur l'énergie verte, sur le transport des œuvres. Mais le sujet est : combien de visiteurs ? Comment viennent-ils ? Et comment pouvons-nous agir ?
- Le rapport du Shift Project demande aux établissements de réfléchir, au niveau de leur tarification, à encourager les transports propres. Dois-je faire payer moins cher quelqu'un qui vient en métro par rapport à quelqu'un qui vient en voiture ? »

Bruno Maquart

- « Sur le déplacement des publics, une des réponses est aussi dans la circulation de nos expositions en France.
- Ce n'est pas parce qu'une exposition a été vue à Paris, à Rouen ou à Montpellier, qu'elle ne peut pas aller ailleurs sur le territoire. »

Anne-Sophie de Gasquet

- « Parler de développement durable, ce n'est pas parler uniquement d'éco-conception, d'écologie et de climat.
- Comment contribuons-nous tous à imaginer, à construire une société qui soit humainement durable, d'un point de vue écologique mais aussi d'un point de vue économique et social ?
- Bien sûr, l'attitude vertueuse des musées est un minimum. Les professionnels ne demandent que cela. Mais comment porte-t-on un message ? Comment les musées, dans leur conception, portent un message qui va transformer le regard du visiteur sur sa capacité à agir sur le développement durable ? C'est une dimension à ne pas négliger. »

Juliette Raoul-Duval

- « La RMN-GP et le Musée du Louvre ont produit, à l'automne 2021, 18 expositions dans 18 villes de France autour des cultures et des

arts de l'islam. La logique classique aurait été de faire une exposition parisienne avec 180 œuvres. Là, nous avons organisé 18 expositions de 10 œuvres chacune, trois œuvres du Louvre et sept œuvres des collections locales, pour que le public ait accès à cette offre culturelle sans aller à Paris.

- Cette initiative capte un public qui, peut-être, ne serait pas venu à Paris pour voir ces œuvres. L'émancipation, mission fondamentale de la culture, est encore plus réalisée avec un modèle comme cela. »

Emmanuel Marcovitch

- « Je ne suis pas pour qu'il y ait moins de visiteurs dans les musées. Mais nous aimerions tous que les visites ne soient pas les mêmes. Nous militons plutôt pour une proximité.
- Si le musée est un point d'appui pour changer la société, il faut que la société le fréquente. Pas celle du bout du monde, mais celle de la porte d'à côté.
- Certains établissements ont été construits avec l'idée d'accueillir la Terre entière. Ce sont peut-être 2 % des établissements, mais ce sont les plus visibles. Ces derniers ont découvert une chose pendant la pandémie : ils font également partie d'un territoire.
- Nous sommes shootés au tourisme quand il est à 80 % de notre fréquentation. Nous sommes aussi shootés aux blockbusters. Nous connaissons les addictions, et il faut encourager la désescalade.
- Oui, les musées sont des acteurs crédibles, des acteurs de référence. On nous fait confiance car on est en capacité de produire un discours d'expert. Cette confiance, dans un moment de crise, est fondamentale. Nos collections sont aussi des réservoirs de données. »

Sylvain Amic

- « Comment répondre aux grands enjeux dont nous parlons sans revenir sur ce qui fait le cœur de notre métier. Comment éviter le repli sur soi, la logique communautariste et la décroissance ?
- Les musées sur-fréquentés représentent une très petite minorité des établissements. En France, il y en a peut-être une dizaine. Il ne faudrait pas laisser penser qu'il faille rentrer dans une logique de décroissance. Il faut avoir une activité différente, de nouveaux formats d'exposition. »

Hervé Barbaret

- « Aujourd'hui, énormément d'initiatives se mettent en place. Le moment est venu de les rassembler, de les valoriser. C'est ce que nous faisons à l'ICOM, tant au niveau national qu'international. »

Juliette Raoul-Duval

« N'ayons pas peur d'échouer. L'essai-erreur est le propre de la méthode scientifique » (Bruno Maquart)

- « N'ayons pas peur d'échouer. Nous n'avons pas la science infuse. Soyons modestes. L'essai-erreur est le propre de la méthode scientifique.
- Faites rentrer les jeunes dans les musées. Les jeunes générations sont dans la rue pour faire avancer le sujet climatique. C'est probablement sur eux que repose la mission de faire ce que nous n'avons pas su faire. Nous léguons à nos enfants un monde en très mauvais état.
- Ne travaillons pas seuls, entourons-nous de structures qui ne nous ressemblent pas. Un hôpital, Pôle Emploi, eux aussi reçoivent du monde. Nous avons tous des questions identiques, et nous pouvons travailler ensemble. »

Bruno Maquart

- « À Paris Musées, l'implication de quelques personnes motivées et convaincues a été déterminante dans notre politique.
- Nous devons axer sur la formation. Nous ne sommes pas tous spécialistes. Tous les agents doivent se former.
- La dimension participative est aussi très importante. Chacun a de nouvelles idées, et avec ces idées, on peut se réinventer. Dans notre réseau, chaque musée peut faire des propositions, expérimenter. On teste, et on détermine les démarches qui fonctionnent. »

Anne-Sophie de Gasquet

- « La démarche climat est l'occasion, en interne, d'organiser des mécanismes de partage de la décision qui font que l'établissement va mieux après.
- Le gâchis ou les scénographies qui partent à la poubelle ne font plaisir à personne.
- Ce serait un leurre d'imaginer que, dans un établissement comme un musée, l'ensemble du personnel est fondamentalement convaincu de la beauté de l'histoire de l'art et de sa puissance. En revanche, chacun a une conscience écologique et sociale. Retrouver cette conscience personnelle dans son travail, à travers une démarche de responsabilité durable, me paraît tout à fait essentiel pour le fonctionnement de l'établissement. »

Sylvain Amic

- « À la RMN-GP, nous avons eu des éclaireurs qui ont porté ce sujet.
- À un moment, ces idées doivent infuser dans toutes les actions de l'établissement. La présidence, la direction générale lèvent les barrières. Puis, se structure un réseau de correspondants en développement durable dans tous les métiers pour faire en sorte que les réflexes, les idées, infusent dans les expositions, la médiation, la communication etc.
- Tout l'établissement doit s'embarquer sur le sujet. Les idées plus radicales doivent être portées haut. »

Emmanuel Marcovitch

« Si nous demandons tous la même chose, nous pourrions changer la donne » (Anne-Sophie de Gasquet)

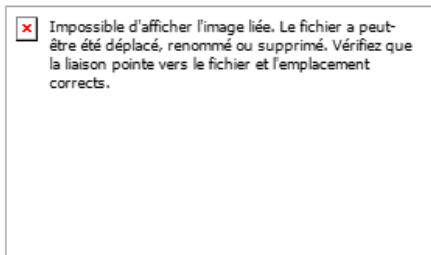
- « La contrainte peut conduire à trouver des solutions originales. Parfois, certains se disent qu'une exposition ne rime à rien si elle ne compte pas 150 ou 200 œuvres. Or, le musée, dans son exposition permanente comme temporaire, c'est avant tout un être humain face à la création. Face à 180 œuvres, je prétends qu'on ne peut pas passer le même moment d'intimité et d'émotion que lorsqu'il y en a beaucoup moins. »

Hervé Barbaret

- « Les outils méthodologiques communs et les chartes communes peuvent tous nous aider à avoir les mêmes références. Après, à nous de changer nos habitudes.
- Cela vaut notamment pour la préparation des expositions : si nous demandons tous la même chose, nous pourrions changer la donne. Il y a toute une série de gestes qui auront des répercussions évidentes. »

Anne-Sophie de Gasquet

Musées & durabilité : « Sans public, la dimension durable d'un musée n'existe pas » (Peter Carpreau)



Paris - Article n°240783 - Publié le 01/02/2022 à 13:30

« La question de l'inclusion repose plus largement sur la posture du musée en tant qu'institution, sur sa position vis-à-vis du public. Est-on là uniquement pour transmettre, ou se place-t-on dans une démarche plus large, en cassant les frontières habituelles de l'action culturelle ? (...) Les publics ont toujours évolué au fil du temps mais aujourd'hui le musée se retrouve dans un contexte particulier qui l'oblige à de nouvelles responsabilités autour des enjeux de démocratie culturelle et de cohésion sociale », déclare Gautier Verbeke, chef du service médiation du **musée du Louvre-Lens**, lors de la table ronde « Inclusion, non-discrimination, implication, participation. En quoi la durabilité est aussi une manière de renouveler notre approche des publics et d'évoluer avec eux ? », organisée dans le cadre du workshop « Construire la durabilité de nos musées », au Palais des Beaux-Arts de Lille, le 28/01/2022.

« Les œuvres sont polysémiques. Un regard n'est pas plus valide qu'un autre dans le champ de la création. L'interprétation d'une œuvre n'appartient pas au monopole d'une classe de professionnels ou d'experts. Il ne s'agit pas de substituer un discours par un autre, mais d'élargir le champ de l'interprétation pour le bonheur de tout le monde », indique **Nathalie Bondil**, directrice du département du musée et des expositions de l'**Institut du Monde Arabe**.

« Sans public, la dimension durable d'un musée n'existe pas. Un musée doit s'ajuster aux intérêts et aux discours de la société. En ce moment la notion de décolonisation soulève de nombreuses questions notamment en Belgique. Il est nécessaire de réinventer le musée en fonction du public », ajoute Peter Carpreau, directeur des collections anciennes au Musée M de Louvain (Belgique).

News Tank rend compte des échanges.

Les intervenants

Les intervenants

1/1

- **Nathalie Bondil**, directrice du département du musée et des expositions de l'Institut du Monde Arabe
- **Peter Carpreau**, directeur des collections anciennes au Musée M de Louvain (Belgique)
- **Cécile Delivre**, déléguée générale du Fonds de dotation We Act For Kids
- **Guergana Guintcheva**, professeur de marketing à l'EDHEC business school
- **Gautier Verbeke**, chef du service médiation du Louvre-Lens
- **Modération** : **Cathy Courbet**, directrice de l'accueil et de l'implication des publics au Palais des Beaux-Arts de Lille

« Les musées doivent avoir l'humilité d'écouter les attentes de leur public » (Guergana Guintcheva)

- « Sans public, la dimension durable d'un musée n'existe pas. Un musée doit s'ajuster aux intérêts et aux discours de la société. En ce moment la notion de décolonisation soulève de nombreuses questions notamment en Belgique. Il est nécessaire de réinventer le musée en fonction du public.

- Nous avons commencé ces deux journées de table ronde en nous demandant si les musées devaient changer de paradigme. Je pense que cela est nécessaire pour ouvrir le musée et lui donner un nouvel angle. Il faut se demander si nous devons demeurer un musée de l'art, qui a son origine dans le religieux, ou devenir un musée visuel. Par exemple, nous pouvons relire certaines œuvres de Rubens (1577-1640) non plus uniquement du point de vue de l'histoire de l'art mais en tant qu'artiste prosélyte de la religion catholique, en le rapprochant des phénomènes des influenceurs qu'on retrouve sur les réseaux sociaux. »

Peter Carpreau

- « L'inclusion fait partie de cette notion de durabilité. J'en veux pour preuve le guide émis par l'OCDE en 2018 sur ces questions et sur la place des musées dans l'éco-système des gouvernements locaux. Ce rapport est disponible en ligne sur le site de l'ICOM. C'est une notion défendue au plus niveau par des organisations internationales.

« Le but ultime d'un musée est d'être perméable à l'évolution de la société pour que le musée demeure pertinent »

- La notion de public est fondamentale car le but d'un musée est de présenter des collections à un public. Mais il faut se poser la question de la permanence d'une collection face à l'impermanence de nos regards car la société évolue. Le but ultime d'un musée est d'être perméable à l'évolution de la société pour que le musée demeure pertinent.
- Lors de ces deux journées, il a souvent été question des musées nord-américains car leur gouvernance est issue des communautés de la société civile. Cette porosité de la société civile explique en partie cette réflexion notamment sur la question des publics. Le système nord-américain tient compte des publics dès l'origine. Le système français au contraire, est très verticalisé, hiérarchisé, et aux mains de l'État. Ce qui est présenté dans un musée (national) est régi par le ministère de la Culture et les DRAC. »

Nathalie Bondil

- « Les musées doivent avoir l'humilité d'écouter les attentes de leur public. Traditionnellement, l'offre muséale est orientée vers la création sans se référer aux attentes des publics. La tendance est en train de s'inverser, et c'est là où j'interviens en tant que professeur de marketing. »

Guergana Guintcheva

- « La question de l'inclusion repose plus largement sur la posture du musée en tant qu'institution, sur sa position vis-à-vis du public. Est-on là uniquement pour transmettre, ou se place-t-on dans une démarche plus large, en cassant les frontières habituelles de l'action culturelle ? Nous devons prendre en compte ceux qui ne viennent pas avec leurs a priori sur les musées. L'enjeu est de réussir à déconstruire cela. Les publics ont toujours évolué au fil du temps mais aujourd'hui le musée se retrouve dans un contexte particulier qui l'oblige à de nouvelles responsabilités autour des enjeux de démocratie culturelle - et non démocratisation culturelle - et de cohésion sociale. »

Gautier Verbeke

- « Au sujet de l'inclusion des enfants en situation de fragilité, nous observons depuis 15 ans une transformation des musées et des publics. Le fonds de dotation We act for kids, qui comprend des crèches privées, a soutenu le Palais des Beaux-Arts de Lille et nous avons échangé nos savoirs-faire autour du public des tout-petits. Le musée s'est inspiré des crèches et le fonds de dotation du musée. »

Cécile Delivre

« L'interprétation d'une œuvre n'appartient pas au monopole d'une classe de professionnels ou d'experts » (Nathalie Bondil)

- « Le musée a énormément évolué depuis le musée des beaux-arts, des maîtres anciens, d'art moderne, ou des musées de société dans les années 70. Le champ d'acquisition des collections s'est ouvert. De la même façon, le champ d'interprétation d'une œuvre d'art est en train de s'élargir, car quand une œuvre est créée, elle ne l'est pas pour les historiens de l'art. Cela ne signifie pas que le discours scientifique est inutile, comme le craignent les conservateurs.
- Les œuvres sont polysémiques. Un regard n'est pas plus valide qu'un autre dans le champ de la création. L'interprétation d'une œuvre n'appartient pas au monopole d'une classe de professionnels ou d'experts. Il ne s'agit pas de substituer un discours par un autre, mais d'élargir le champ de l'interprétation pour le bonheur de tout le monde. »

Nathalie Bondil

- « Il s'agit vraiment d'une question de pouvoir ; de celui qui a le pouvoir de parler des œuvres d'art. Les gens sont très confiants dans l'expertise des musées. Bien que ce soit positif, cela conduit le public à ne pas oser émettre une opinion différente de celle de l'expert. Le musée peut et doit redonner du pouvoir en émancipant le public. Dans les collections du musée, j'observais un couple dans l'exposition : la femme regardait l'œuvre, l'homme son smartphone. Il faut que le musée enseigne au public à parler des œuvres qui les entoure, qu'il est en train de regarder. »

Peter Carpreau

- « Travailler avec le public fait partie de l'ADN du Louvre-Lens. Nous travaillons avec des groupes de personnes sur des expositions avec les commissaires. Un espace entre les commissaires, les conservateurs et le public doit se créer. Nous avons besoin que le public soit co-construteur, programmeur, qu'il fasse vivre les œuvres à sa manière. La légitimité de la parole du public doit être prise en compte.

« Le rôle des équipes de médiation est aussi de sensibiliser en interne les équipes dites plus scientifiques »

- Le rôle des équipes de médiation est aussi de sensibiliser en interne les équipes dites plus scientifiques. Une partie du public aura toujours besoin et envie de découvrir le contenu scientifique des œuvres. Les scientifiques doivent prendre en compte l'endroit où se situent les publics et adapter leur niveau de langage, de connaissance, d'expertise. »

Gautier Verbeke

- « Décomplexer le public relève de la responsabilité des musées. Il n'y a pas qu'une seule façon de se rendre au musée et de visiter une exposition. Lors d'une étude que nous avons menée sur les visiteurs du PBA de Lille, certains nous ont déclaré être intimidés par le bâtiment et ne pas savoir comment se conduire dans les salles. Il faut leur dire qu'il n'y a pas besoin de codes. Comme dit Nathalie Bondil, l'œuvre est ouverte à la polysémie. »

Guergana Guintcheva

- « Il n'est pas nécessaire de connaître la sémiotique d'une œuvre d'art pour l'apprécier. Nous pouvons utiliser notre propre histoire pour interpréter les œuvres. La meilleure façon de visiter un musée se situe entre 3 et 7 ans car les enfants regardent encore les œuvres sans recourir à la symbolique. »

Peter Carpreau

- « On ne s'autorise pas dans les musées une attitude décomplexée alors que nous le faisons naturellement en parlant de musique ou de cuisine. Quand nous écoutons un morceau de musique, nous n'avons pas besoin de connaître la culture du groupe le solfège. C'est la même chose pour la cuisine, il n'est pas nécessaire de connaître la recette pour apprécier un plat.

« Une œuvre d'art s'offre à nous sous la forme d'une émotion esthétique qui ne se traduit pas avec les mots »

- La culture s'est toujours positionnée dans notre imaginaire comme un facteur de connaissance académique et d'érudition, d'excellence, et de niveau social. Or une œuvre d'art s'offre à nous sous la forme d'une émotion esthétique qui ne se traduit pas avec les mots. Elle s'adresse à vous quelque soit votre âge ou que vous soyez familier des musées ou non. Le champ d'interprétation devient immense.
- Dans la mesure où nous sommes récipiendaires de ce phénomène biochimique, nous sommes récipiendaires d'une émotion esthétique. D'où la réflexion importante sur l'art thérapie. Être face aux œuvres, et je dis bien être physiquement face aux œuvres et pas devant un écran, procure un vrai plaisir. Cette communication sensible nous unit tous, quelque soit notre passé, notre culture, notre ignorance. La force des œuvres d'art est de permettre cette communication sensible. »

Nathalie Bondil

« Il faut dépasser la notion de fréquentation pour aller vers la relation durable » (Gautier Verbeke)

- « L'action que nous menons hors les murs est très importante pour aller à la rencontre du public. L'idée est d'humaniser, d'incarner le musée en faisant appel à des associations ou via des formes très directes dans les centres commerciaux ou dans les bus. Nous créons ainsi une rencontre, une action. Il est capital d'aller chercher le public surtout celui qui ne songe pas à venir. Il faut dépasser la notion de fréquentation, pour aller vers la relation durable. »

Gautier Verbeke

- « Si les gens sont intimidés à l'idée d'aller au musée, il faut réfléchir aux raisons même de l'existence d'un musée. Le tourisme de masse est sans doute l'une de ses fonctions, même si cela est éloigné du développement durable.

« Depuis l'épidémie de Covid-19, nous utilisons le musée comme espace médical pour soutenir la santé mentale du public en Belgique »

- Depuis l'épidémie de Covid-19, nous utilisons le musée comme espace médical pour soutenir la santé mentale et le bien-être du public en Belgique. Dès lors, le musée prend une autre dimension qui ne sera plus intimidante. Il faut redéfinir la fonction d'un musée pour parler à un public qui n'y vient pas. »

Peter Carpreau

- « Je souhaiterais évoquer l'exposition *Expérience Goya* (présentée au PBA) sur laquelle j'ai travaillé. Nous avons comme objectif de susciter des émotions au sujet du peintre Francisco de Goya. Le musée est un art difficile d'accès à la différence du cinéma où le spectateur est immergé directement. Or l'émotion est très importante, car nous conservons davantage le souvenir de ce que nous avons ressenti, que ce qui a été dit.
- Dans le domaine de la recherche en psychologie et marketing, l'émotion dépend de la capacité du média à transporter le visiteur dans l'univers de l'histoire que l'on raconte. Nous devons travailler sur les attentes du public en analysant ce qu'ils recherchent comme émotion. »

Guergana Guintcheva

- « L'émotion esthétique est un phénomène biologique suscité par la présence d'œuvres d'art et non de substitution devant un écran. L'activation du circuit empathique cérébrale se fait devant un certain type d'émotion esthétique. C'est ce phénomène analysé par les neuro-scientifiques qui nous intéresse. Les paysages, les portraits, la peinture abstraite résonnent facilement auprès des publics.
- Élargir le rôle d'un musée est un débat mené par l'ICOM afin que le musée soit aussi un lieu d'éducation, de mieux-être et d'inclusion, mais sans oublier ses missions fondamentales : être un lieu qui conserve les collections et les préserve. Une étude de l'OMS de 2019, reposant sur des milliers de données, démontre que la pratique des arts est bon pour le mieux-être et pour la santé, ce qui élargit encore la définition du musée. »

Nathalie Bondil

« Nous menons des enquêtes, avec le CNRS, sur la façon dont les visiteurs regardent une œuvre d'art »

- « Le musée est aussi un lieu de recherche qui ne s'applique pas qu'aux collections mais au public. Nous menons des enquêtes, avec un chercheur du CNRS, sur la façon dont les visiteurs regardent une œuvre d'art. À l'aide d'un outil numérique, il a créé une carte de chaleur des regards des visiteurs pour identifier ce qu'ils perçoivent en premier. Cela permet au musée de renouveler ses pratiques. Nous avons appris notamment que le regard était assez généré, et que l'effet de groupe a des incidences dans notre façon de regarder. Cela permet de questionner nos approches des œuvres d'art.
- Le musée permet de relégitimer la culture populaire. Nous avons monté une exposition d'objets de supporters du club de foot de Lens. Cela a attiré un public nouveau qui a donné ses œuvres au musée national du sport à Nice. Ils sont rentrés dans la patrimonialisation de leur propre culture. C'est une façon de relégitimer la place des publics. »

Gautier Verbeke

- « J'ai eu l'occasion de faire une étude sur les visites en famille autour de l'exposition *Joie de vivre* au PBA Lille (du 26/09/2015 au 17/01/2016). Nous avons analysé comment l'audio-guide spécifique aux adultes et aux enfants impacte leur relation pendant la visite. Les adultes considéraient l'audio-guide comme un outil pour occuper les enfants tandis que les enfants cherchaient à attirer l'attention de leurs parents grâce à l'audio-guide. »

Guergana Guintcheva

- « Les cartels à destination des enfants sont davantage appréciés que ceux à destination des adultes. Cela nous mène à concevoir les outils de médiation comme des outils ludiques à destination des familles de façon à élargir le spectre. De même, nous faisons intervenir des publics parfois en difficulté pour créer des outils de médiation à destination de tous les publics. C'est une façon de les valoriser dans une démarche inclusive.
- Cette année nous fêterons les 10 ans du musée Louvre-Lens avec un travail co-construit avec le public. La proportion d'employés et d'ouvriers est beaucoup plus importante au Louvre-lens, entre 20 et 30 % de la fréquentation, que dans les musées nationaux. Notre relation durable avec le public est liée à notre volonté de travailler avec une communauté d'ambassadeurs. Cela demande beaucoup d'effort pour entretenir cette relation mais cela fonctionne. Les Lensois viennent au moins deux fois par an au musée, ce qui est très satisfaisant et encourageant. Il faut mettre des moyens humains et financiers pour investir dans les équipes de médiation auprès des publics. Il s'agit d'un vrai choix politique. »

Gautier Verbeke

- « L'idée selon laquelle le discours écologiste et le discours économique seraient contradictoires n'est qu'apparente. Une écologie de marché se développe de façon intelligente et durable. Il faut se méfier des réactions clivantes, binaires et caricaturales qui voudraient qu'une exposition blockbuster est populaire et stupide et que ce qui est intellectuel serait académique et scientifique. »

Nathalie Bondil

Musées & durabilité : « Pondérer l'impact environnemental avec l'impact social » (V. Poussou, RMN-GP)

✘ Impossible d'afficher l'image liée. Le fichier a peut-être été déplacé, renommé ou supprimé. Vérifiez que la liaison pointe vers le fichier et l'emplacement corrects.

Paris - Article n°240755 - Publié le 04/02/2022 à 18:45

« Le numérique s'est imposé dans le secteur culturel comme une réponse potentielle aux problématiques environnementales et d'inclusion des publics (...) Nous essayons de sortir du technosolutionnisme pour faire jouer les différents curseurs environnementaux, sociaux, culturels, artistiques, afin de trouver une juste réponse et de nous mettre dans une logique d'éco-conception », indique Camille Pène, cofondatrice du collectif Les Augures, lors de la table-ronde « Numérique et durabilité, nouvel eldorado ou chimère ? », organisée dans le cadre du workshop « Construire la durabilité de nos musées », au Palais des Beaux-Arts de Lille, le 28/01/2022.

« Le concept de développement durable possède aussi une dimension relevant de l'équité sociale. Pour tous nos lieux qui ont une mission citoyenne, se pose la question de l'empreinte écologique. Or, 80 % de l'impact carbone vient des visiteurs et on peut légitimement se demander quel musée aurait intérêt à diminuer leur nombre. L'impact environnemental est à pondérer avec l'impact social. Il s'agit de remplir notre mission tout en faisant preuve de la meilleure efficacité », déclare **Vincent Poussou**, directeur des publics et du numérique à la RMN-GP.

« Tout d'abord, il faut questionner l'utilité d'un dispositif, savoir si le numérique est le meilleur vecteur ou non. Ensuite, il s'agit de calculer le ratio entre la quantité de numérique que l'on utilise et le nombre de visiteurs que l'on touche. Réaliser une énorme exposition 100 % numérique qui n'attirera pas de visiteurs, implique une explosion de l'impact écologique », ajoute Guillaume Darcourt, co-gérant de Fleur de papier.

News Tank rend compte des échanges.

Intervenants

Intervenants

1/1

- **Vincent Poussou**, directeur des publics et du numérique à la RMN-GP
- **Guillaume Darcourt**, co-gérant de Fleur de papier
- **Camille Pène**, cofondatrice du collectif Les Augures
- **Karl Pineau**, directeur du Media Design Lab et membre des Designers éthiques
- **Florence Raymond**, cheffe de service Innovation numérique et prospective au PBA
- Modération : **Pierre-Yves Lochon**, fondateur et administrateur du Club innovation & culture Clic France

« Réutiliser au maximum le matériel, et notamment le matériel numérique » (Vincent Poussou)

- « Le recours au numérique dans nos expositions renvoie rapidement à la question de la réutilisation du matériel. Le principal problème est la fréquence de son renouvellement. C'est également un enjeu pour les logiciels et notre capacité à les mettre à jour sans les renouveler intégralement. Nous avons plutôt tendance à passer par la location ou les achats pour monter des expositions. En créant l'exposition "Napoléon", nous nous sommes plutôt demandé comment réutiliser au maximum le matériel, et notamment le matériel numérique.
- Nous produisons également des expositions dans lesquelles on ne trouve presque plus d'œuvres originales et pour lesquelles nous sommes confrontés au "tout numérique". Le développement de ce type de projet impliquait l'acquisition d'un ensemble d'équipements à utiliser et valoriser sur plusieurs années. Dès le départ, aussi bien pour des raisons économiques que pour des questions de durabilité, nous nous sommes orientés vers une standardisation maximale pour éviter de devoir compléter notre matériel de départ. Nous n'envisageons pas forcément les choses dans une logique de durabilité, mais plutôt dans une logique d'économies. Or, cette dernière nous a amenés à des réflexions qui sont certainement plus vertueuses et durables.

« Le développement durable possède aussi une dimension relevant de l'équité sociale »

- Le concept de développement durable possède aussi une dimension relevant de l'équité sociale. Pour tous nos lieux qui ont une mission citoyenne, se pose la question de l'empreinte écologique. Or, 80 % de l'impact carbone vient des visiteurs et on peut légitimement se demander quel musée aurait intérêt à diminuer leur nombre. L'impact environnemental est à pondérer avec l'impact social. Il s'agit de remplir notre mission tout en faisant preuve de la meilleure efficacité.
- Pour l'exposition "Sites Eternels", nous n'étions pas animés par des enjeux d'éco-responsabilité qui ont davantage émergé avec "Pompeii". Ce type d'exposition, qui dispose d'un potentiel d'itinérance beaucoup plus grand, peut permettre de rapprocher des contenus, de les rendre plus accessibles. Il s'agit d'évaluer concrètement ce que pourrait représenter, en termes d'impact carbone, le fait de faire voyager des expositions numériques pour les présenter aux visiteurs, par opposition au fait de tous les faire venir au même endroit. Nous avons en tout cas la volonté, d'amener des contenus culturels impactants, travaillés, riches, éducatifs au plus près des populations, que ce soit à l'international ou national.
- Nous avons créé la filiale Grand Palais immersif dont l'actionnaire majoritaire est la RMN-GP. La logique d'éco-responsabilité va donc infuser les activités des filiales. Je pense que nous aurons progressivement tous les outils pour mesurer les impacts environnementaux. Au-delà des 80 % d'émissions produites par les visiteurs, la part du matériel est majoritaire d'où l'importance de son cycle de vie. Ensuite, intervient le pourcentage lié à l'usage. De ce point de vue, nos expositions utilisent, par exemple, des serveurs en local. Il s'agit d'éléments de réponse, mais nous manquons encore données pour effectuer des calculs précis. »

Vincent Poussou, directeur des publics et du numérique à la RMN-GP

- « Au moment de la rénovation de l'atrium du Palais des Beaux-Arts de Lille, il y a cinq ans, nous n'avions pas vraiment à l'esprit la question de l'équipement et de ses éventuelles conséquences au niveau environnemental. Pour autant, nous avons déployé de grands écrans qui étaient à l'époque des écrans un peu révolutionnaires et qui sont toujours en place. Il n'y a pas eu de besoin de les renouveler, ce qui démontre la stabilité que peut avoir du matériel assez onéreux, mais robuste. C'est un calcul à faire quand nous procédons à des acquisitions. Il s'agit aussi de savoir selon les situations s'il est préférable de louer ou d'acquérir. Cette notion est désormais intégrée dans le choix des équipes. »

Florence Raymond, cheffe de service Innovation numérique et prospective au PBA

« Savoir si le numérique est le meilleur vecteur ou non » (Guillaume Darcourt)

- « Pour notre exposition "Goya", nous avons comme logique de proposer un choix resserré d'œuvres plutôt que réduit. Cela impliquait des destinations moins outre-Atlantique que par le passé. Elle a été construite autour de deux chefs-d'œuvre permanents appartenant à nos collections pour créer une exposition hybride. Il s'avère que dans l'appréciation générale de cette proposition, il n'y a pas de variable générationnelle. On pourrait croire que la jeunesse, plus connectée, serait plus sensible à ce type de proposition. Or, il y a de la nuance à apporter. »

Florence Raymond

- « L'expérience de "Sites Éternels" était très particulière parce que c'était une exposition vraiment militante et gratuite, qui a duré très peu de temps. Nous avons donc eu un public d'abord composé de passionnés d'archéologie qui s'est ensuite ouvert à un public plus large, probablement en raison d'effets de gratuité. Nous étions curieux de voir ce qui allait se passer avec "Pompéii", qui était une exposition aux tarifs habituels du Grand Palais. L'effet a été assez particulier parce que c'est une exposition qui a eu lieu après le long confinement de 2020. Une partie du public, qui connaît nos formats plus traditionnels avec beaucoup d'œuvres originales, a été assez déstabilisée. Nous avons noté une différence d'appréciation entre ce public qui trouvait qu'il n'y avait pas assez d'œuvres et un nouveau public, plus familial, qui était très satisfait de ce type d'exposition.

- Il existe une logique d'attente et notamment par rapport à un lieu. Il paraît donc nécessaire d'informer le public sur ce type de proposition. Nous ne nous inscrivons pas dans la logique d'une exposition immersive comme celles que peut proposer l'Atelier des Lumières. Il s'agissait de mener notre mission de service public autrement, en essayant d'être plus accessible, d'avoir une narration, mais aussi un contenu scientifique bien présent. Nous avons eu recours à différents modes de narration. L'exposition reposait sur de grandes images, mais aussi, des écrans, des projections de plus petites dimensions, un parcours, et même des cartels plus traditionnels. Ces nouvelles formes vont-elles trouver leur place et permettre d'élargir les publics tout en remplissant leur mission ? La suite nous le dira. »

Vincent Poussou

- « "L'effet wahou" est un sujet un peu délicat. On nous demande constamment de l'immersif, de mettre la forme avant le fond. Notre premier réflexe est donc de demander : que vous voulez raconter ? Il s'agit de savoir à qui on s'adresse, ce que l'on veut transmettre et pourquoi on le transmet. Ensuite, on peut faire le choix d'avoir recours au numérique ou non. Il faut qu'il y ait un vrai avantage à utiliser la technologie, plutôt que d'être seulement dans une logique d'éblouissement. D'un point de vue quantitatif, il existe très peu de normes, d'indicateurs, de labels qui permettent de mesurer les impacts écologiques. D'un point de vue qualitatif, des pratiques, des questions, des réflexions émergent, que nous partageons avec nos clients. Je peux en énumérer cinq destinées à aboutir à un numérique plus responsable.

« Pérenniser l'accès aux productions en les pensant sur le long terme »

- Tout d'abord, il faut questionner l'utilité d'un dispositif, savoir si le numérique est le meilleur vecteur ou non. Ensuite, il s'agit de calculer le ratio entre la quantité de numérique que l'on utilise et le nombre de visiteurs que l'on touche. Réaliser une énorme exposition 100 % numérique qui n'attirera pas de visiteurs, implique une explosion de l'impact écologique. La troisième chose, est le fait de créer une ligne éditoriale pour le musée, et de la tenir de manière pérenne et cohérente. C'est une réflexion que nous menons avec plusieurs musées et qui permet de ne pas s'éparpiller dans tous les sens. Le quatrième élément consiste à pérenniser l'accès aux productions en les pensant sur le long terme. Il faut récupérer la médiation créée pour les expositions temporaires et en faire quelque chose dans la durée. Enfin, le dernier élément implique de sortir de la course à la technologie, d'éviter les effets de langage. »

Guillaume Darcourt, co-gérant de Fleur de papier

« Le numérique représente 4 % des émissions au niveau mondial » (Camille Pène)

- « Dans le cadre du collectif Les Augures, nous accompagnons la transition écologique des acteurs culturels, mais aussi leur capacité d'adaptation et d'innovation. Depuis le premier confinement en avril 2020, nous accompagnons des musées, des théâtres, sur des questions de transition écologique et sur la mise en place d'une démarche globale RSE. La question du numérique s'est d'emblée posée. Pendant le premier confinement, est notamment née la controverse autour de la 5G et toutes sortes de débats liés à une prise de conscience sociétale. Il était question de la technologie et de ses limites par rapport à un modèle de société équitable. Nous étions alors tous coincés chez nous. Les lieux culturels étaient fermés, ce qui a conduit à une accélération des usages numériques. Nos clients se sentaient pris au cœur d'injonctions contradictoires. D'un côté, le numérique permettait d'exister en dépit de la fermeture des lieux culturels, exister dans un paysage culturel dominé par des acteurs numériques tels que Spotify ou Netflix. En même temps, ils avaient conscience de la nécessité de faire leur transition écologique, que la culture est une industrie qui pollue, notamment à cause du numérique qui représente 4 % des émissions au niveau mondial.
- Nous ne sommes pas vraiment sollicités sur cette question "d'effet wahou". Les questions qui reviennent le plus souvent, sont des questions de comparaison. Est-ce qu'il est plus impactant de réaliser une brochure de saison numérique ou au format papier ? Est-ce qu'il est plus impactant de réaliser une exposition immersive plutôt qu'une exposition réelle ? Les réponses dépendent toujours de ce que l'on compare. Cela dépend de s'il s'agit d'une exposition physique avec 150 œuvres, dont 50 sont transportées en avion et viennent de musées des États-Unis. Cela dépend aussi du dispositif numérique déployé, c'est-à-dire combien de casques de VR, combien d'écrans et quels écrans ? Nous essayons de contextualiser nos réponses.
- Nous restituons également les impacts essentiels qui sont prioritairement situés dans le matériel et sa production. Au-delà de l'analyse du bilan carbone, se pose toute la question du cycle de vie et de l'impact sur l'environnement, de l'extraction des métaux rares qui sont liés à la fabrication du matériel. La question de la gestion de la fin de vie et du recyclage du matériel est aussi très mal prise en compte. On essaie de replacer l'endroit où se situent les impacts et les besoins, de savoir si le numérique est toujours la réponse. Le numérique s'est imposé dans le secteur culturel comme une réponse potentielle aux problématiques environnementales et d'inclusion des publics. Quand on regarde l'étude du ministère de la Culture sur les usages culturels pendant la pandémie, on voit bien que ce ne sont pas spécialement les jeunes qui ont consulté les ressources culturelles en ligne, mais des publics essentiellement seniors qui fréquentaient déjà ces lieux et se sont mis au numérique. Nous essayons de sortir du technosolutionnisme pour faire jouer les différents curseurs environnementaux, sociaux, culturels, artistiques, afin de trouver une juste réponse et de nous mettre dans une logique d'éco-conception.

« Aboutir à un numérique plus en accord avec les valeurs citoyennes que défend le service public culturel »

- Nous faisons aussi travailler nos clients sur la question des achats, à travailler en écosystème avec des fournisseurs numériques responsables. Cette logique permet de sortir de la domination des GAFAM pour travailler avec des fournisseurs alternatifs qui ne proposent pas forcément des solutions toutes faites, mais éventuellement des solutions d'hébergement libre, des systèmes de leasing mutualisés pour des infrastructures numériques, etc. L'idée est de retravailler en réseau, en local, avec des acteurs français et européens pour aboutir à un numérique plus en accord avec les valeurs citoyennes que défend le service public culturel. Nous essayons aussi de leur faire prendre conscience qu'en tant qu'acteurs de la culture, il y a une responsabilité à impulser de nouveaux imaginaires autour du numérique, à sortir d'une vision high tech, pour aller vers une vision low tech, plus résiliente et collective de la technologie. »

Camille Pène, cofondatrice du collectif Les Augures

- « Les principaux facteurs d'émissions carbone quand on parle du numérique sont les terminaux et le matériel. Or, l'un des principaux facteurs de renouvellement des appareils numériques pour les utilisateurs est l'obsolescence, qui concerne tout particulièrement nos téléphones portables. En premier lieu, on a le phénomène de l'obsolescence technique, donc nos batteries qui vont lâcher. Il existe aussi tout le phénomène de l'obsolescence sociale, le fait que les appareils passent de mode et qu'on peut avoir envie de les renouveler. Un troisième aspect de l'obsolescence est un peu moins connu, mais tout aussi important. Il s'agit de l'obsolescence logicielle qui fait qu'on ne peut plus mettre à jour nos téléphones portables et donc qu'on est obligé de les changer. Au fur et à mesure des années, le poids et la taille des sites et des applications sur lesquelles nous naviguons augmente. Ce qui fait que nos vieux téléphones n'arrivent plus à les charger. Si l'on veut éviter le remplacement de nos outils numériques et de nos terminaux numériques, il faut avoir des sites et des applications conçus pour que n'importe qui puisse les télécharger. Le non-renouvellement soulève des enjeux d'accessibilité, d'inclusivité, mais aussi d'efficacité. »

« Produire des sites éco-conçus, moins lourds » (Karl Pineau)

- « Si l'on prend l'exemple de la page d'accueil du site du Palais des Beaux-Arts de Lille, il est difficile de la charger puisque la page pèse entre 8 et 9 mégaoctets, donc 8 à 9 fois plus que la moyenne des pages du Web. On ne sera pas capable d'accéder au site et à l'information que l'on recherche si le réseau n'est pas assez bon. La solution toute bête consiste à produire des sites éco-conçus, moins lourds. Je dis ça pour le Palais des Beaux-Arts, mais c'est exactement la même chose pour le **Musée du Louvre**. J'étais par exemple étonné de voir que le nouveau site "collections", a pour page d'accueil une barre de recherche qui ne pèse rien du tout. Sauf que des images d'illustration en haute définition se chargent derrière et pèsent un poids monumental.
- Les sites des musées français sont relativement peu éco-conçus, même s'ils le sont bien davantage que les sites du secteur de l'automobile par exemple. Il y a deux aspects importants à aborder quant à la conception de ces sites. D'abord, le problème de l'utilisation de nombreuses d'images, souvent en haute définition. Le deuxième aspect, qui est plutôt une bonne chose, est que les sites des musées ont plutôt moins de trackers et moins de requêtes externes que les autres sites, ce qui permet d'avoir des pages plus légères à charger.
- Il y a trois principales pistes pour éco-concevoir un site numérique et notamment un site de musée. La première est l'optimisation des images. Il s'agit probablement de la chose la plus simple et la plus efficace à faire. C'est peut-être juste l'affaire d'une après-midi passée sur votre site à optimiser les unes après les autres et à les remettre en ligne. La deuxième chose, c'est d'éviter le plus possible d'utiliser des vidéos, notamment quand ce sont des vidéos qui sont en arrière-plan et qui tournent automatiquement. Globalement, il s'agit de ne pas avoir de fonctionnalités "wahou", comme des carrousels d'images qui s'affichent une par une, mais doivent toutes charger en amont, ou une lecture automatique de vidéos.
- Ces éléments ne favorisent pas non plus l'accessibilité. Il peut notamment être très compliqué pour une personne aveugle de naviguer sur ce type de plateforme. La sobriété favorise aussi la confidentialité pour les utilisateurs, puisque les sites comporteront moins de traqueurs. Le dernier élément est de concevoir les sites web en premier lieu pour le mobile, ce qu'on appelle faire de la conception "mobile first". Aujourd'hui, la plupart des utilisateurs d'Internet naviguent sur leur téléphone et penser un site pour un écran qui fait cette taille favorise également l'éco-conception. Cela implique de mettre beaucoup moins de choses qu'en pensant un site pour un écran d'ordinateur, ce qui va alléger le poids des pages web. »

Karl Pineau, directeur du Media Design Lab et membre des Designers éthiques

« Désamorcer un certain nombre de réflexes que nous avons aujourd'hui »

- « Le site web du Palais des Beaux-Arts est en cours de refonte. Il y a un changement presque copernicien à opérer, entre des habitudes relatives à l'identité visuelle, au positionnement de marque, à l'innovation. Le rapport aux informations pratiques doit pouvoir être immédiat. Il y aussi une demande de contenu profond. La vidéo est un vrai sujet parce qu'elle est devenue une habitude et qu'il faut désamorcer un certain nombre de réflexes que nous avons aujourd'hui. La nouveauté, est que cette notion a été intégrée par les équipes au futur cahier des charges. Jusqu'où l'éco-conception va être un critère de sélection des prestataires ? C'est une discussion que nous avons

avec eux, avec toutes les personnes qui nous accompagnent. Nous pouvons aussi assumer une part de recyclage des contenus, ce qui est une notion récente pour nous. Différents types de contenus très qualitatifs sont devenus souterrains. Or, nous pouvons les réinjecter dans le futur de manière plus pertinente. »

Florence Raymond

- « Sur un site Internet de musée, il y a deux usages : la partie communication et la partie médiation. On peut transmettre des contenus et on peut faire de la médiation culturelle à partir du moment où on a des critères très stricts. Il s'agira de savoir si le discours que nous transmettons en termes de médiation est nécessaire ou pas. Ce que j'attends de la médiation culturelle, c'est de la qualité et de la pérennité. Que ce soit in situ ou en ligne, la question est la même. Si la solution est de faire une vidéo et d'avoir un site Internet sur lequel on va laisser cette vidéo pendant 10 ans, parce qu'elle est de qualité et parce qu'il y a de l'audience, l'objectif est atteint. Lorsque le numérique relève du réflexe, on sait que l'impact est plutôt négatif. Le pire des cas que l'on rencontre est la création d'un site Internet avant de l'abandonner, de le laisser vivre seul. Cet abandon arrive très régulièrement parce que les personnes qui sont en charge des projets sont souvent là au début et plus après, d'où l'importance d'une ligne éditoriale cohérente. »

Guillaume Darcourt

« L'archivage et la documentation de l'activité numérique sont des enjeux primordiaux » (Florence Raymond)

- « On a pu identifier une course au marketing par l'innovation qui semble arriver à son terme. En revanche, la médiation constitue le cœur de la mission pérenne du musée. Est-ce vraiment là qu'il faut faire le plus d'économies en termes d'impact ? Si l'on a vraiment besoin d'avoir une image haute définition parce que le propos de médiation demande d'aller regarder une œuvre dans les détails, il faut le faire. En revanche, la course à la haute définition n'a pas forcément d'intérêt si on ne regarde pas les images sur un bon écran.
- Quant à la réutilisation des contenus, nous essayons de travailler le plus possible sur ces questions. Nous avons créé des cours d'histoire de l'art. Ceux qui ont le mieux marché portaient sur la manière de lire une œuvre, une peinture. Nous avons utilisé ce contenu au sein d'un mooc. Les vidéos sont également sur notre chaîne YouTube et nous allons les réutiliser dans un parcours in situ d'initiation à l'art. Nous essayons de produire des richesses intemporelles avant de leur donner différentes formes d'utilisation.
- Une analyse de l'usage des réseaux sociaux s'impose. Nous sommes des institutions avec une forte crédibilité sur ces plateformes et avec de bons taux d'engagement. Le nombre de personnes informées par viralité sur les réseaux est important. C'est l'usage raisonné des réseaux sociaux qui est en question plutôt qu'une décroissance de leur utilisation. »

Vincent Poussou

- « Le fait de diminuer la publication de messages sur les médias sociaux, surtout à l'échelle des institutions culturelles, est probablement ce qui est le plus impactant. Cela pose la question de ce qu'on archive, de la communication des institutions culturelles sur le long terme. Évidemment, dépendre de plateformes de médias sociaux qui peuvent fermer du jour au lendemain, ou complètement changer leur interface et leur manière de diffuser du contenu est risqué. Si demain, Instagram décide de ne plus afficher ses vignettes sur trois lignes, mais seulement sur deux, de nombreuses communications réalisées pendant des années risquent de devenir obsolètes. Il serait extrêmement utile que les musées, parisiens notamment, expliquent leur démarche sur leur site web, sur leurs applications numériques. Il serait judicieux qu'ils puissent dire là où ils en sont, ce qui est bien et ce qui l'est moins, puisque personne ne fait les choses parfaitement. »

Karl Pineau


- « L'archivage et la documentation de l'activité numérique sont des enjeux primordiaux. L'activité des réseaux sociaux du Palais des Beaux-Arts présente presque dix ans d'ancienneté, à hauteur de plusieurs posts par jour tantôt de médiation, tantôt d'information. Faut-il laisser cinq ans de contenus en ligne et archiver le reste ? Comment effectuer cet archivage ? Est-ce que l'archivage est moins polluant ? Ce sont des questions du futur, mais que l'on doit se poser maintenant et pour lesquelles il y a un besoin impérieux de formation. Il nous faut actualiser nos compétences par rapport à ces questions. »

Florence Raymond

- « L'écoconception des sites web et la présence en ligne posent à la fois un enjeu écologique, un enjeu de positionnement de marque et un enjeu de relation publique. On parle toujours du matériel, mais les sites web sont importants parce qu'il s'agit de la face la plus visible de l'iceberg, de la manière dont le musée se présente. Aboutir à quelque chose de plus "pauvre" peut aussi consister à sortir des logiques Netflix. On peut identifier un problème dans l'effet rebond, dans l'addiction que ces plateformes créent. Ce sont des sites qui sont sciemment conçus pour générer l'addiction, pour enfermer les publics et non sur la base de systèmes vertueux. Le site web ou la présence en ligne sont vraiment l'occasion pour l'institution culturelle de promouvoir une autre posture par rapport au numérique. Une posture de sobriété, d'éducation, peut-être, de ses visiteurs, ses publics. La question est vraiment éthique et citoyenne. Est-ce que l'on veut

simplement créer du clic ! Est-ce qu'on veut de l'engagement ? Pendant le confinement, beaucoup d'équipes se sont épuisées à être dans une présence sur les réseaux sociaux pour ne pas perdre le lien avec le public avec finalement pour constat un lien malgré tout très dégradé, d'où l'importance de retrouver du lien physique. »

Camille Pène

 Impossible d'afficher l'image liée.
Le fichier a peut-être été déplacé,
renommé ou supprimé. Vérifiez que
la liaison pointe vers le fichier et l

Palais des Beaux-Arts de Lille

• **Inauguration** : 06/03/1892

• **Superficie** : 22 000 m²

• **Fréquentation** :

- **169 965 visiteurs en 2021 (+60,3 %)**

- 106 005 visiteurs en 2020

- 297 610 visiteurs en 2019

• **Direction** : Bruno Girveau

• **Contact** : [Mathilde Wardavoit](#), service presse

• **Tél** : 03 20 06 78 18

Catégorie : Musée

18 Rue de Valmy

59000 Lille France

[Consulter la fiche sur le site](#)

Fiche n° 665, créée le 16/10/2013 à 05:05 - MâJ le 28/01/2022 à 17:13

500

Les intervenants à Lille sur le développement durable des musées

Le palais des Beaux-Arts de Lille accueille, le 27 et 28 janvier, cinquante intervenants autour de cette dimension de plus en plus présente dans le secteur muséal. Le point de départ de l'initiative ? L'exposition immersive intitulée « Expérience Goya » (à l'affiche jusqu'au 14 février), la première du musée conçue de « manière écoresponsable et répondant à des règles strictes en matière de développement durable ». Six tables rondes et trois focus, avec l'intervention entre autres de Bruno Girveau (directeur du palais des Beaux-Arts), Nathalie Bondil (directrice du département du musée et des expositions de l'Institut du monde arabe), Anne-Sophie de Gasquet (directrice générale de Paris Musées), Alice Audouin (fondatrice d'Art of Change 21) et Emmanuel Marcovitch (directeur général délégué de RMN-Grand Palais), aborderont la

question sous plusieurs angles, de la scénographie au rôle du numérique, en passant par celui de la communication. Comment mesure-t-on l'impact écologique d'une exposition ? Comment calculer les émissions carbone ? Le développement numérique (applications, VR, offre en ligne, réseaux sociaux, etc.) est-il conciliable avec l'idée d'un développement responsable ? Qu'est-ce qu'une communication durable et responsable ? Comment impliquer les publics dans cette démarche ? Les conférences seront relayées en ligne via la chaîne YouTube du palais des Beaux-Arts de Lille.

ALISON MOSS

pba.lille.fr
youtube.com/pbalille

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par **Beaux Arts & cie**, sas au capital social de 1 303 309 euros
9 boulevard de la Madeleine - 75001 Paris
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com - un site internet hébergé par Platform.sh, 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France - tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Marine Lefort

Le Quotidien de l'Art
Rédacteur en chef Rafael Pic (rpc@lequotidiendelart.com)
Rédactrice Alison Moss (amos@lequotidiendelart.com)

L'Hebdo du Quotidien de l'Art
Conseillère éditoriale Roxana Azimi
Rédactrice en chef adjointe Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)

Rédactrice Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)
Contributeurs de ce numéro Etienne Bouche, Julie ChalzeMartin, Jordane de Fay, Vincent Noce, Pedro Morais, Jade Pillaudin

Directeur artistique Bernard Borel
Maquette Anne-Claire Méry

Secrétaire de rédaction Mathilde Cocquelin
Iconographe Lucile Thépault
Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art)

Studio technique studio@lequotidiendelart.com
Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10 - © ADAGP, Paris 2021, pour les œuvres des adhérents.

Couverture Fiac 2021, Grand Palais Ephémère.
© Photo Marc Domage.

© ADAGP, Paris 2021, pour les œuvres des adhérents.

ENVIRONNEMENT

Lille. L'objectif de ce workshop organisé deux mois après la publication du rapport « Décarbonons la culture » à l'initiative de Shift Project, un think tank œuvrant pour libérer l'économie de la contrainte carbone ? Partager les expériences, susciter la discussion et le débat dans le but d'éclairer les pratiques et d'enrichir les capacités d'action. Une cinquantaine d'intervenants ont pris la parole au cours de six tables rondes et plusieurs focus en mettant l'accent sur l'environnement et l'inclusion.

« Les expositions ne doivent pas être une démonstration de puissance mais d'intelligence », a insisté Sylvain Amic, le directeur de la Réunion des musées métropolitains Rouen Normandie, en appelant ses confrères et consœurs à sortir du modèle du musée triomphant pour revenir aux origines : le « musée utile ». Il est urgent de changer de paradigme. Les intervenants de la première table ronde réunissant des directeurs d'institution en étaient tous convaincus. Urgent de sortir d'un modèle de croissance infini rimant avec extension des surfaces muséales, multiplication des expositions temporaires qui attirent de plus en plus de visiteurs se déplaçant à grand renfort de transports dispendieux en gaz à effet de serre. « Cette course folle nous interroge », a souligné Emmanuel Marcovitch, en évoquant un syndrome de fuite en avant. « Il faut changer complètement de modèle d'exposition. Tout repenser (scénographies, surfaces d'exposition, médiation) dans une logique de développement durable », a poursuivi le directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais tout en mettant l'accent sur la nécessité d'une désescalade. Il faut relocaliser les activités, ralentir, diminuer les échelles, éco-concevoir et renoncer, pointe-t-il, citant le rapport du Shift Project.

Mutualiser les bonnes pratiques

« Il importe également de rassembler et de mutualiser les informations, les initiatives, les bonnes pratiques et les solutions qui foisonnent dans les musées mais demeurent encore éparpillées », poursuit Juliette Raoul-Duval, directrice de l'Icom (Conseil international des musées) France, selon laquelle « cette dispersion est préjudiciable à l'efficacité ». Autres pistes : renoncer aux expositions « blockbuster » ; faire circuler les

« Évaluer l'impact d'un projet depuis l'extraction de la matière jusqu'aux transports en passant par la production, l'exploitation

ELSA BORROMÉE, CONSEILLÈRE DÉVELOPPEMENT DURABLE AU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

DÉCARBONER LES ARTS VISUELS

Au cours du colloque organisé les 27 et 28 janvier par le Palais de beaux-arts de Lille, les participants ont appelé à des expositions plus écoresponsables



Vue de l'exposition éco-conçue « Expérience Goya » qui s'est achevée récemment au Palais des beaux-arts de Lille, scénographie de Maciej Fizjer. © Photo Jean-Marie Dubé/P&A de Lille, 2021.

œuvres plutôt que les visiteurs dont les déplacements représentent, pour certains grands musées comme le Louvre, plus de 90 % des émissions de gaz à effet de serre ; encourager les moyens de transport vertueux ; former les directeurs, conservateurs et personnels de musée au développement durable (DD) ; nommer des référents spécialistes de ces questions dans tous les musées et créer des réseaux de « correspondants DD » dans les services des plus grandes institutions... Et s'appuyer le plus possible, au moment de monter une exposition, sur les œuvres des collections permanentes en limitant au maximum l'emprunt de pièces qui nécessitent des transports au long cours. Ce sont quelques-unes des lignes directrices suivies par Bruno Girveau, directeur du Palais des beaux-arts de Lille, et son équipe, pour concevoir « Expérience Goya », une exposition immersive et éco-conçue qui s'est achevée le 14 février. Le nombre d'œuvres exposées a été volontairement limité à 80 au lieu des 150 habituelles environ. Ont été privilégiés les emprunts de pièces en provenance d'Europe du Nord et écartés ceux issus d'outre-Atlantique. « L'exposition a été conçue de manière à être

facilement démontable et réutilisable, 60% des panneaux peuvent être réutilisés », explique le scénographe Maciej Fizjer qui a planché sur le projet.

Bilan carbone

Lors d'une table ronde consacrée à l'approche scénographique, aux leviers et freins de l'éco-production des expositions, Julie Bertrand, directrice des expositions et des publications de Paris Musées, s'est interrogée sur la définition d'une exposition écoresponsable. « Quel doit être son bilan carbone pour être considérée comme telle ? », a-t-elle demandé, elle-même en panne de réponse. Plusieurs intervenants ont insisté sur l'importance de travailler très en amont de façon à intégrer l'écoconception dès le début du processus et de réfléchir de façon transdisciplinaire en adoptant une approche globale. Sylvia Amar, responsable de la production culturelle du MuCEM à Marseille, suggère d'établir des contrats avec les scénographes portant sur trois expositions. Autre son de cloche avec le scénographe Alexis Patrus (Cros & Patrus) a mis l'accent sur le surcroît de travail engendré par ces expositions éco-conçues. « exigent moins de matière et plus de complexité », sur-

croît de travail qui ne serait, selon lui, pas pris en compte lors du règlement des travaux.

Qu'en est-il du bilan carbone et de l'analyse du cycle de vie ? Sont-ils des outils efficaces d'aide à la décision et à la conception ? Le premier d'entre eux, qui permet d'établir une cartographie de tous les flux d'activité d'un établissement, est une sorte de photo prise à un instant T. « Ce n'est pas un outil parfait, mais cela donne un cap pour concevoir le plan d'action carbone afin de diminuer les émissions de gaz à effet de serre », explique Elsa Borromée, conseillère développement durable au Muséum national d'histoire naturelle. Celle-ci insiste sur le caractère « plus robuste », plus complet de l'analyse du cycle de vie qui permet « d'évaluer l'impact d'un projet depuis l'extraction de la matière jusqu'aux transports en passant par la production, l'exploitation ».

Un numérique plus sobre

Les musées se sont numérisés à grande vitesse ces dernières années, avec une accélération depuis deux ans. Ce processus est-il compatible avec les objectifs écologiques ? Guillaume Darcourt, cogérant de l'agence de création Fleur de papier, appelle à sortir de la course à la tech-

nologie pour se diriger vers un numérique plus sobre, pérenne et responsable. « Qu'est-ce que vous voulez raconter ?, interroge-t-il, s'adressant aux conservateurs et commissaires d'exposition. La réponse est-elle vraiment le numérique ? » Karl Pineau, directeur du Media Design Lab à l'École de design Nantes Atlantique, auteur de l'étude « Responsabilité numérique et musées français. Étude des sites Web des 100 musées les plus fréquentés de France », pointe une « course aux formats de plus en plus lourds », exigeant des réseaux de plus en plus puissants. « Rien ne permet d'affirmer que la consommation d'une expérience en streaming est systématiquement et systématiquement moins écoresponsable qu'une venue dans un lieu culturel », souligne-t-il avant de conclure que « le numérique n'est pas en soi une solution de décarbonation automatique des activités culturelles », et d'appeler les acteurs à s'appuyer sur « des changements structurels menant à la sobriété et à la réduction des émissions de GES [gaz à effet de serre] ».

● ÉRIC TARIANI, INVITÉ À LILLE

À noter : Les différentes tables rondes sont disponibles en replay sur la chaîne YouTube P&A Lille : <https://pba.lille.fr/>

A Lille, les musées français réfléchissent à un modèle d'expositions qui préserve l'environnement

Miser sur le public de proximité, faire venir les œuvres de moins loin et pour plus longtemps, utiliser des matériaux plus respectueux de l'environnement, les musées réfléchissent pour revoir les modèles des dernières années et imaginer des expositions "écoresponsables".

franceinfo Culture avec agences
France Télévisions • Rédaction Culture

Publié le 02/02/2022 09:15

Temps de lecture : 4 min.



Le Palais des Beaux-Arts de Lille (6 janvier 2022) (CHINE NOUVELLE / SIPA / XINHUA)

Pressés par "l'urgence climatique", les représentants des musées français ont planché deux jours, les 27 et 28 janvier, à Lille, sur un modèle plus respectueux de l'environnement, proposant des expositions moins "spectaculaires", mais "plus longues" et "intelligentes" et sans déplacer des millions de visiteurs. En exemple, le Palais des Beaux-Arts de Lille et son exposition *Expérience Goya*.

"La stratégie nationale bas carbone, c'est zéro émissions nettes de CO2 d'ici 2050. Nous n'avons pas le choix : tout le monde doit bouger", pose dès l'ouverture des travaux au Palais des Beaux-Arts de Lille, Bruno Maquart, président d'Universcience (Cité des Sciences et Palais de la Découverte, à Paris).

Si la mobilisation des musées est "relativement ancienne" aux Etats-Unis, elle est encore à ses prémices en France, rappelle l'administrateur de l'établissement lillois, Etienne Bonnet-Candé. Il salue toutefois le "travail pionnier" mené par des institutions comme le Quai Branly, Universcience, ou le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN).

flash info



La Réunion : l'alerte rouge déclenchée en prévision du passage du cyclone Batsirai, les habitants invités à se confiner



Problème : une grande majorité des émissions de gaz à effet de serre proviennent "du déplacement des visiteurs". Pour des musées drainant une clientèle internationale, comme Le Louvre, cette proportion grimpe à 90%. Dès lors, comment concilier la mission du musée, la transmission au public, et la réduction de l'empreinte carbone ?

Il faut d'abord "totalement repenser" le "modèle de ces trente dernières années" tranche Sylvain Amic, directeur de la Réunion des musées métropolitains-Rouen Normandie. "Jusqu'ici, un musée qui réussissait, c'était un musée à croissance infinie, qui s'enrichissait, s'étendait" et "avait des files d'attente, de gens venus de loin, pour voir des tableaux arrivés à grands frais du bout du monde. Clairement, ce modèle s'éteint."

"Poussées dans une recherche de ressources propres", les institutions ont dû "attirer toujours plus de monde" pour faire du chiffre, regrette le directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais (RMN-GP), Emmanuel Marcovitch, réclamant "une désescalade".

Renoncer aux "expositions événements"

Parmi les solutions, le "renoncement aux expositions événements", spectaculaires et courtes, générant des déplacements inconsidérés d'œuvres par avion, dans des caissons spécialisés, souvent climatisés, et une surproduction d'éléments scénographiques ensuite "jetés à la benne". Les musées doivent aussi "ralentir", en allongeant la durée des expositions, tabler sur un public de proximité et réduire la quantité d'œuvres présentées au profit de la transmission au visiteur d'un "propos scientifique riche". Soit préférer "la démonstration d'intelligence", à "la démonstration de puissance", selon Sylvain Amic.

Le festival "Normandie impressionniste" est ainsi passé "d'une dépendance aux prêts étrangers de 50% en 2010 à 3% en 2020", et "d'une exposition centrale à Rouen" à des plus petites "dans neuf villes", permettant "aux publics de trouver ce qu'ils cherchaient là où ils étaient".

De même, le musée du Louvre et la RMN-GP ont récemment produit "18 expositions de dix œuvres sur les Arts de l'Islam" partout en France, dans des musées, bibliothèques ou centres culturels, captant "un public différent, qui ne serait pas forcément venu à Paris".

Il est possible "de mutualiser" les collections et prêts, les moyens de transport, et même de créer des scénographies communes "itinérantes", en France ou en Europe, plaide aussi Julie Bertrand, directrice des expositions de Paris-Musées.

Même si des "freins" existent, telles que les "normes de conservation", imposant une "remise en réserve" souvent après 90 jours d'exposition, rappelle la responsable de la production culturelle du MuCem, Sylvia Amar.

Une scénographie conçue pour minimiser l'empreinte carbone

Autre axe plébiscité : "l'éco-conception", soit une scénographie conçue en amont pour minimiser l'empreinte carbone, du choix des matériaux ou produits utilisés - biosourcés, recyclés, labellisés - en passant par l'accrochage, pensé pour pouvoir recycler ou réemployer les éléments.

Reste encore à se doter d'outils techniques pour évaluer le bilan carbone du fonctionnement global des musées, une démarche où le secteur est à la traîne par rapport à d'autres, bâtiment ou industries lourdes. La place du numérique fait elle l'objet de débats, car cette technologie génère aussi pollutions et déchets.

"On observe aujourd'hui beaucoup d'initiatives, foisonnantes mais éparpillées", synthétise la directrice d'ICOM-France (Conseil international des musées), Juliette Raoul Duval. Il faut désormais "les comparer", inventer "des outils communs", et peut-être au niveau national, voire international "des chiffres et des normes".

Un exemple, l'exposition "Expérience Goya" à Lille

L'exposition "Expérience Goya" au Palais des Beaux-Arts de Lille est un exemple de parcours "éco-conçu", mis en avant par cet établissement lors de la réunion.

Alors que leur transport constitue l'un des principaux facteurs de pollution, le musée a choisi "de privilégier au maximum la mise en valeur de sa collection permanente" et de "fixer un seuil" maximum de prêts extérieurs, soit une quarantaine, explique Mélanie Estèves, référente développement durable. Et ils sont tous venus de pays européens, pour limiter au maximum les transports aériens. Le projet a été bâti "autour de deux chefs-d'œuvre" de Goya appartenant à la collection permanente du musée depuis 150 ans. Les Jeunes et Les Vieilles. L'exposition en raconte l'histoire et en "révèle" des secrets encore enfouis. détaille Mélanie Estèves

flash info



La Réunion : l'alerte rouge déclenchée en prévision du passage du cyclone Batsirai, les habitants invités à se confiner



Quant à la scénographie, elle a été conçue pour que ses éléments constitutifs soient réemployés à 70% lors de la prochaine exposition, au printemps. Dans l'atrium du musée, un espace immersif de 170 m2 comprend par exemple 31 panneaux courbes modulables, pouvant être assemblés, démontés et réemployés. Et le Palais des Beaux-Arts a utilisé des matériaux et produits plus respectueux de l'environnement.

[Voir les commentaires](#)

[Partager :](#)

[actualités](#) [analyses](#) [vidéos](#)

Prolongez votre lecture autour de ce sujet

tout l'univers Arts-Expos

sur le même thème

Faites l'"Expérience Goya" au Palais des Beaux-Arts de Lille

flash info



La Réunion : l'alerte rouge déclenchée en prévision du passage du cyclone Batsirai, les habitants invités à se confiner



Une exposition immersive sur Goya révèle les secrets de ses tableaux



© Francisco de Goya/Musée du Prado

Publié le 11/02/2022 par [Donnia Ghezlane-Lala](#)

L'exposition raconte l'histoire de deux œuvres phares et en révèle des secrets encore enfouis.

"Réduire l'impact environnemental, sans sacrifier la qualité": l'exposition "Expérience Goya" au palais des Beaux-Arts de Lille est un exemple de parcours *"éco-conçu"*, mis en avant par cet établissement lors d'une réunion des grands musées français sur la *"durabilité"* de leur secteur.

Pensée comme une *"immersion inédite"* dans l'univers du peintre Francisco de Goya, l'exposition propose *"une alternative aux modèles actuels de production"*, trop centrés sur l'accumulation d'œuvres et notamment de *"trophées"* venus de l'autre bout du monde, avance le directeur du palais des Beaux-Arts.

Alors que leur transport constitue l'un des principaux facteurs de pollution, le musée a choisi *"de privilégier au maximum la mise en valeur de sa collection permanente"* et de *"fixer un seuil"* maximum de prêts extérieurs, soit une quarantaine, explique Mélanie Esteves, référente développement durable. Et ils sont tous venus de pays européens, pour limiter au maximum les transports aériens.

Le projet a ainsi été bâti *"autour de deux chefs-d'œuvre"* de Goya appartenant à la collection permanente du musée depuis 150 ans, *Les Jeunes* et *Les Vieilles*. L'exposition en raconte l'histoire et en *"révèle"* des secrets encore enfouis, détaille madame Esteves.

Les 80 autres œuvres originales et la soixantaine d'œuvres numérisées complétant l'exposition ont été choisies pour leur rapport avec ces toiles centrales, ou pour témoigner de la postérité de Goya chez des artistes. Le musée se prévaut ainsi d'avoir misé sur *"la médiation et un propos scientifique fort"*, plutôt qu'une *"profusion"*.

Autre facteur d'émission de gaz à effet de serre, la scénographie a été conçue pour que ses éléments constitutifs soient réemployés à 70 % lors de la prochaine exposition, au printemps. Dans l'atrium du musée, un espace immersif de 170 mètres carrés comprend par exemple 31 panneaux courbes modulables, pouvant être assemblés, démontés et réemployés.

Matériaux biosourcés, peinture, produits de traitement plus respectueux de l'environnement... Des outils *"spécifiques"* ont été conçus pour permettre de *"mesurer pour la première fois l'impact global d'une exposition"*. Reste à définir *"précisément"* le coût environnemental des outils numériques employés. *"Ce n'est pas encore un bilan carbone formel, mais un rapport d'impact"*, qui servira de référence pour *"faire encore mieux"* dans le futur, précise madame Esteves.

Konbini arts avec AFP

La réserve des arts, à Pantin (93). Cette association épaulé les acteurs du secteur culturel dans le réemploi de matériaux.

déjà recyclés, et grâce auxquels le démontage n'entraîne pas ou peu de perte de matière. Ainsi le palais des Beaux-Arts de Lille a demandé au scénographe Maciej Fiszler de penser deux expositions en même temps – « L'expérience Croya », qui a pris fin en février, et « La forêt magique », qui lui succédera en mai –, afin de réutiliser 70 % de la scénographie de l'événement précédent. Mais cette bonne volonté se trouve parfois limitée par d'autres problématiques, comme celle du stockage. Pour y pallier, des associations à but non lucratif se proposent de collecter les matériaux pour les revendre ensuite. En 2020, la Réserve des arts, située à Paris et Marseille, a par exemple récupéré 700 tonnes de métaux, bois, tissus ou quincaillerie, qu'elle a ensuite mis à disposition de ses adhérents – tous issus du secteur artistique et culturel. « Mais les musées ne représentent que 3 % de nos partenaires », nuance Charline Drouine, responsable de communication.

La question écologique imprègne jusqu'aux contenus mêmes des expositions comme « La Terre en héritage », au musée des Confluences de Lyon, ou « Réclamer la terre », en avril au Palais de Tokyo... Le Musée royal de l'Ontario, au Canada, a été jusqu'à se doter d'un commissaire du « changement climatique ». Le scientifique Soron Brodthers, dont le travail concernait jusqu'alors l'effet du changement climatique sur les lacs, se décrit désormais comme le « seul commissaire à ne pas avoir de collection », réfléchissant à « des manières de raconter une histoire du changement climatique à partir des œuvres du musée ». Du greenwashing ? « Faire de l'écoconception ou aborder le changement climatique dans des expositions, c'est bien, mais quand des entreprises polluantes siègent dans les conseils d'administration – comme c'est souvent le cas dans les institutions françaises –, il y a de quoi s'interroger ! » raille Serge Chaumier, professeur des universités et responsable du master expographie muséographique à l'université d'Artois.

Pour identifier d'autres sources d'économies et définir de nouvelles pistes d'action, les institutions planchent désormais sur le calcul de leur bilan carbone. Les outils manquent encore, mais le ministère de la Culture prévoit de financer la création de « calculateurs carbonés sectoriels, adaptés aux spécificités des métiers » en 2022-2023. Certaines structures ont devancé ces mesures et ont déjà publié leur bilan. Ainsi 99 % des émissions du Louvre sont le fait... de ses visiteurs. Pour remédier à ce coût écologique, des musées comme Photo Élysée, à Lausanne, consacré à la photographie, n'a par exemple pas prévu de grand parking à l'entrée de ses nouveaux locaux, afin de forcer son public à privilégier d'autres moyens de transport. « Nous réfléchissons aussi à mettre en place des réductions pour les billets qui combinent entrée au musée et trajet en train », annonce Yannick Lutry, muséographe adjoint. « La question des déplacements des visiteurs dérange les institutions, car beaucoup considèrent que ce n'est pas de leur ressort », nuance Anaïs Koesch, initiatrice

WEEK-END MUSÉES TÉLÉRAMA
Retrouvez le Pass et tout le programme page 66.

S'ADAPTER, TOUT UN ART

Plus de 70 % des émissions de carbone des musées viendraient des visiteurs... Dès lors, comment peuvent-ils devenir plus verts sans remettre en question leur raison d'être ?

Par Fanny Ariandis
Photo Léa Crespi pour Télérama

du projet Culture au Shift Project, un think tank qui œuvre en faveur d'une économie libérée de la contrainte carbone. « Or, si des festivals de spectacles vivants ont mis en place des mesures pour garantir la mobilité la moins carbonée possible, pourquoi les musées ne pourraient-ils pas le faire ? »

Mais quid des visiteurs qui viennent de l'étranger et qui représentent les trois quarts du public du Louvre, par exemple ? Si la pandémie – et la nomination de la nouvelle directrice, Laurence des Cars – pousse l'institution à s'ouvrir davantage aux Français, leur bilan carbone pose une série de questions complexes qui remettent en cause les fondements mêmes du musée. Car l'une de ses fonctions est de partager les plus grands trésors de l'humanité avec le plus grand nombre. Alors, quelle place pour ce public venu d'ailleurs, issu de civilisations dont les musées reculent aussi l'histoire ? Et comment lâcher pour permettre à chacun de profiter des chefs-d'œuvre ? Pandrait-il déplacer un maximum d'objets à l'étranger pour qu'ils soient vus par un maximum de personnes ou accueillir un maximum de personnes pour qu'elles puissent voir ces objets ? D'autant qu'avant le Covid les billets d'entrée de ces visiteurs internationaux constituaient un moyen pour les musées d'assurer une partie de leurs financements, alors que l'État ne cessait de baisser ses subventions.

« C'est donc le modèle du musée dans son ensemble qu'il faut repenser », estime Serge Chaumier. Parmi les solutions esquissées, certains (comme le palais des Beaux-Arts de Lille ou Les Confluences de Lyon) tentent de rallonger la durée des expositions, d'espacer les plus importantes, ou encore de faire venir les œuvres de moins loin. Ainsi la manifestation « Arts de l'Islam » [Télérama n° 3757], organisée par le Louvre, a vu le jour dans dix-huit villes en France grâce aux collections locales et celles du musée pauvres. D'autres institutions misent sur le numérique, mais son coût énergétique pose à son tour question et ne règle pas l'envie, voire la nécessité, du contact direct avec l'œuvre qu'aucune technologie n'égale jamais, mais qu'elle ne manquera pas de susciter.

Une volonté politique sera nécessaire pour orienter la transition écologique des musées. « Et pour l'instant, le ministère de la Culture ne fait preuve d'aucune ambition à ce sujet », regrette Anaïs Koesch. Même son de cloche chez Serge Chaumier. « Il y a une question que personne ne veut se poser : quelles lois ou règles doit-on changer ? Avons-nous, par exemple, réellement besoin de climatisation dans toutes les réserves ? Il faudrait adapter les exigences de conservation aux œuvres elles-mêmes. Lors des transports, rien ne justifie que l'on adopte la même hydropneumatique pour une sculpture et pour un tableau. Nous pourrions aussi modifier certaines normes patrimoniales afin d'améliorer la performance énergétique d'un bâtiment, même s'il est historique. » Au-delà de l'urgence climatique, une réflexion de fond s'impose donc. Et des actes, après les grandes déclarations de principe. ■

Transition écologique

LA SCÉNOGRAPHIE PASSÉE AU TAMIS DU BILAN CARBONE

Le Palais des beaux-arts de Lille se plie au jeu des statistiques écologiques et soumet désormais ses expositions à une exigence de durabilité. Quelles en sont les modalités ?



Vue du workshop « Construire la durabilité de nos musées », Palais des beaux-arts de Lille, 27-28 janvier 2022. © D.R.

scénographe. En clair, les dilemmes sont légion.

D'autant que, ne nous y trompons pas : réemployer les matériaux d'une exposition à l'autre n'implique pas automatiquement une baisse du budget de production. « Contrairement à ce que l'on pourrait penser : une exposition écoconçue demande un budget de 20 à 30 % plus élevé qu'une présentation "traditionnelle". L'impact sur le budget est donc réel, rappelle Ismène Bouatouch, cheffe de projet Expositions temporaires au PBA. Pourquoi cette différence ? En premier lieu parce que les matériaux biosourcés sont plus chers. Ensuite, parce que le temps de réflexion sur

le mode de construction et sur les dits matériaux – dans la quête des prescriptions et autres écolabels, l'expertise des fabricants est indispensable – augmente. Enfin, le démontage, lui aussi, est plus long, car il faut faire davantage attention aux éléments à conserver, trier plus, alors qu'auparavant, tout partait à la benne. Certes, cela coûte un peu plus cher, mais il faut le faire. C'est une nécessité ! »

« L'écoconception, c'est penser très en amont une exposition avec les commissaires et l'équipe de projet; dans l'idéal, trois ans auparavant. »

Autre nécessité, semble-t-il, la juste rétribution du « temps de réflexion » du scénographe : « L'écoconception est une complexité supplémentaire dans un projet, estime Alexis Patras, scénographe et cofondateur de l'agence Cros & Patras. C'est chronophage et difficilement quantifiable. On nous demande des missions sans que nous puissions réellement faire une estimation complète du temps que nous y passerons. Il y a un déséquilibre, et c'est un problème. Il faut que ce temps supplémentaire soit payé. » D'ailleurs, et c'est une nouveauté, même les parcours dits « permanents » ne le sont plus vraiment. Ainsi en sera-t-il de celui du musée national de l'Histoire de l'immigration, à Paris, dont la réouverture est prévue au printemps 2023 : « La réflexion s'est finalement portée sur un espace qui pouvait, le cas échéant, être transformé, raconte

Maciej Fiszer, auteur dudit projet. Nous avons donc imaginé une "exposition permanente" qui ne l'est pas. La scénographie est telle que si, dans cinq ans, nous avons envie de la modifier, nous pouvons. »

UNE VISION À PLUS LONG TERME

Rentrer réellement dans ses frais nécessite, aujourd'hui, de penser un amortissement à plus long terme, et une répartition des budgets sur plusieurs expositions. Sans oublier un rétroplanning confortable : « L'écoconception, c'est penser très en amont une exposition avec les commissaires et l'équipe de projet; dans l'idéal, trois ans auparavant », estime Julie Bertrand, directrice des expositions et des publications de Paris Musées. « Notre défi est de faire que ces deux mondes, celui de la conception et celui de la production, habituellement cloisonnés, soient

de plus en plus poreux », renchérit Sylvia Amar, responsable de la production culturelle du Mucem, à Marseille. Afin de fluidifier ladite relation, d'aucuns esquissent l'idée d'une nouvelle fonction : « Pour mieux avancer, les commissaires d'exposition devraient-ils être formés à la responsabilité sociétale des entreprises (RSE) ? » se demande Julie Bertrand. « N'y a-t-il pas un métier qui nous manque, comme un référent RSE ? » interroge Sylvia Amar. Peut-être même faudrait-il une personne à demeure au sein du musée ? »

Pour l'heure, il semble en tout cas qu'il y ait un manque tant du point de vue de la formation que de l'information. « C'est quoi être "écoconception" ? Quel est le bilan carbone acceptable pour être responsable ? » questionne Julie Bertrand. Il faudrait peut-être créer une plateforme pour partager nos expériences et ce qui nous porte. Le ministère de la Culture, lui aussi, pourrait sans doute nous fournir des outils de compréhension. »

« C'est peut-être le bon moment pour créer ce Centre national de l'exposition que nous avons déjà appelé de nos vœux, fait valoir la scénographe Adeline Rispal, présidente d'XPO, Fédération des concepteurs d'expositions. Un lieu de ressources où l'on trouve à la fois l'information et la formation, et qui pourrait apporter une approche scientifique sur l'empreinte carbone et sur la durabilité. » À bon entendre...

CHRISTIAN SIMENC

#workshopbailille #durabilité
#inclusion
pba.lille.fr

Qu'est-ce qu'une scénographie « durable » ? Depuis quelque temps déjà, les commissaires d'exposition et leurs alter ego scénographes ont appris à prononcer un mot on ne peut plus politiquement correct : « écoconception », autrement dit « une démarche écoresponsable répondant à des règles strictes en matière de développement durable ». Cette manière de faire, le Palais des beaux-arts de Lille (PBA), à la suite d'une réflexion de deux ans sur la durabilité, l'a mise « pour la première fois » en pratique avec la présentation « Expérience Goya », qui s'est achevée le 14 février (lire *The Art Newspaper Édition française* de décembre 2021). Il compte bien désormais en faire une règle, promettant « un bilan carbone chiffré à l'issue de chaque exposition ». Cette volonté a aussi abouti à l'organisation d'un workshop plus vaste sur le sujet, intitulé « Construire la durabilité de nos musées », lequel a eu lieu les 27 et 28 janvier. La table ronde « L'Approche scénographique » a ainsi permis de dresser un premier état des lieux sur l'écoconception des expositions, en s'appuyant, pour l'occasion, sur les données livrées par « Expérience Goya ».

« La demande du musée était double : la réalisation d'un dispositif pour une projection à 360 degrés et la réutilisation du matériel sur une

durée longue, raconte Maciej Fiszer (Atelier Maciej Fiszer), scénographe de l'« Expérience Goya ». Lors de l'élaboration d'un principe d'espace, nous avons illico proposé une modularité. Exemple : la rotonde qui accueille la projection immersive est une forme relativement neutre et transformable, faite de panneaux courbes. » Grâce au parti pris scénographique, certains de ces panneaux courbes – une trentaine –, ainsi que des cimaises droites – une vingtaine – seront réemployés pour la prochaine présentation du PBA, « La Forêt magique », programmée du 13 mai au 18 septembre 2022. Mais cela ne concerne pas l'entièreté du dispositif : « Notamment en raison des systèmes d'assemblage qui, à ce jour, ne sont pas complètement performants, nous ne pourrions réutiliser que 50 à 60 % de la scénographie », indique Maciej Fiszer. Preuve que le chemin vers la vertu est encore long.

DES CHOIX CORNÉLIENS

« Certes, nous pouvons, par exemple, faire attention à limiter au maximum l'utilisation de plastique, avance le scénographe. Reste que, quoi que nous fassions, même si le verre est davantage recyclable, une vitrine en PMMA [un polymère transparent] sera toujours moins lourde qu'une vitrine en verre. »

Autre aberration : « La révolution des LED a permis, ô miracle, de diviser par cinq la consommation électrique en abaissant la puissance de 20 W à un seul watt, voire un demi, et nous nous sommes dit : ça y est, nous sommes totalement vertueux. Encore faut-il que l'environnement technique suive, ce qui n'est pas toujours le cas, regrette le concepteur lumière Alexis Coussement (agence ACL). Prenez le Grand Palais d'avant la rénovation actuelle : cela faisait quarante-cinq ans que nous étions embêtés par un système de rails électriques non standard. Bref, un matériel performant ne vaut rien si le reste ne l'est pas. »

Et les cimaises : modulables ou pas ? « Certaines sont de vraies usines à gaz, car elles sont parfois si complexes à manier qu'on les laisse toujours telles quelles, de peur de mal les manipuler », avance Maciej Fiszer. Faut-il privilégier les cimaises « lourdes » ou « légères » ? Deux écoles s'affrontent : les tenants de la cloison « lourde », plus solide, mais qui ne peut être déplacée qu'avec un transpalette, et les fans de la cloison « légère », entièrement démontable, mais plus fragile à manipuler. « Nous aurons beau être vertueux avec nos cloisons en bois ou nos peintures écolabel, il suffira qu'on nous impose d'installer une moquette et patatras, nous ne le serons plus », souligne le

Les musées et la durabilité : un enjeu inédit

© Publié le 22 mars 2022, par **Christophe Averty**

Aux nombreux impératifs culturels et économiques des musées s'ajoutent maintenant ceux de la durabilité et de l'écoresponsabilité. **Des enjeux inédits et complexes, que certains ont choisi de prendre à bras-le-corps.**



Exposition « Le grand Mezzé » au Mucem de Marseille, scénographie de Christine Ilex Beinemeier, 2020.

© Francois Deladerriere - Mucem

L'ambition écologique et responsable dont se saisissent aujourd'hui nombre de musées du monde n'a rien d'une fébrile utopie nimbée de nobles intentions. «L'Europe du Nord, les pays scandinaves et anglo-saxons ont pris des positions radicales pour atteindre l'objectif d'un impact carbone nul d'ici à 2030. En France, depuis une décennie, plusieurs acteurs tels que le Palais de la découverte, la Cité des sciences et de l'industrie, le musée du quai Branly ou le Muséum national d'histoire naturelle font figure de pionniers en matière d'écoconception», lance Bruno Girveau, directeur du Palais des beaux-arts de Lille. Car l'heure est à la sobriété... Plus qu'une option, cette approche tant humaine, intellectuelle, budgétaire, qu'énergétique est devenue urgente nécessité. Les cinquante-quatre intervenants invités à Lille, les 27 et 28 janvier dernier, pour un atelier collaboratif intitulé «Construire la durabilité de nos musées» se sont accordés sur un constat lucide et une aspiration commune : il faut désormais s'inventer un modèle durable, trouver un point d'équilibre responsable, social et économique, eu égard au dérèglement climatique. «La stratégie nationale bas carbone implique une division par six des émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2050 et, dès 2030, une diminution de 40 % en France», résume Bruno Maquart, président d'Universcience – établissement public regroupant le Palais de la découverte et la Cité des sciences et de l'industrie. «Ce qui nous semble souhaitable aujourd'hui sera obligatoire demain», souligne Bruno Girveau. Car si la principale source d'émission de CO2 provient des déplacements de visiteurs, participant d'un

tourisme culturel massif, nombre d'alternatives restent à imaginer pour tendre à l'équilibre. Ce colloque a eu pour objet, par l'échange et les retours d'expérience, de mettre en évidence la nécessaire synergie des compétences de tous les acteurs, de la conception à la réalisation d'une exposition, du choix des matériaux à leur réemploi, des usages numériques aux calculs de l'empreinte carbone : autant de thématiques, parfois sources de tensions, qu'illustrent des expériences concrètes.



La chambre d'Anna de Noailles au musée Carnavalet - Histoire de Paris.

© Pierre Antoine

Un pouvoir partagé, un monopole discuté

À la tête des musées de Rouen, Sylvain Amic voit dans l'éco-conception une nouvelle approche de la gouvernance et du partage des décisions. Face à un modèle productiviste que Sylvie Ramond, son homologue du musée des beaux-arts de Lyon, a dénoncé dès le premier confinement, Emmanuel Marcovitch, directeur général délégué de la RMN - Grand Palais, prône une désescalade, un ralentissement du rythme des expositions d'envergure, comme au Palais des beaux-arts de Lille, qui n'en propose plus qu'une tous les deux ans. Un nombre plus mesuré d'œuvres exposées – fixé à quatre-vingts dont quarante prêts pour la récente «Expérience Goya» – et la réduction de prêts étrangers et lointains sont autant de propositions mises en pratique et accentuées par les conséquences de la crise sanitaire. De même, la récente production par le Louvre et la RMN - Grand Palais de dix-huit petites expositions dédiées aux «Arts de l'Islam» – et non d'une grande manifestation nationale – a essaimé sur le territoire français en allant au-devant des publics. Cette prise en compte globale de ces derniers, conjuguée à l'exigence scientifique des musées – mais qui n'est pas sans écorner de traditionnels monopoles –, souligne une volonté d'alternative qui, soutenue par élus et institutions, renforce l'action des équipes. Dès lors, deux visions se confrontent : celle qui, depuis une trentaine d'années, a amené les grands musées à susciter une omnipotente et exponentielle attractivité, et celle qui, à l'aune d'un climat et de sociétés en mutation, s'investit dans la préservation soutenable de l'environnement. Mais, comme le rappelle Nathalie Bondil, directrice du musée et des expositions de l'Institut du monde arabe, cette prise de conscience réactualise des questions de fond liées à la définition du musée et son rôle social, notamment en termes d'inclusion. Aussi, en réfléchissant à un nouveau modèle plus qu'à un changement de paradigme, les établissements embrassent-ils des problématiques, obstacles et paradoxes liés à leur fonctionnement, tout en cherchant des articulations harmonieuses dans leur propre écosystème. «Cette polyphonie confirme la légitimité pour l'ensemble du

monde muséal à agir sur l'organisation et l'esprit dans lequel sont conçues les expositions», rappelle Étienne Bonnet-Candé, administrateur général du Palais des beaux-arts.



Exposition « Ex Africa. Présences africaines dans l'art d'aujourd'hui », musée du quai Branly - Jacques Chirac, 2021.

© Musée du quai Branly - Jacques Chirac - Photo Léo Delafontaine

Une approche concertée d'amont en aval

Comment conduire humainement et techniquement le changement ? Quels sont les leviers et les freins de l'écoproduction ? Comment concilier impact environnemental et impact social ? Telles sont, parmi d'autres, les thématiques soulevées, passant au crible notamment la place de la politique des publics, de la communication et de l'usage des outils numériques. Ces échanges inédits entre administrateurs, conservateurs, scénographes, éclairagistes, ingénieurs, offrent une lecture cohérente des expérimentations proposées. De même, la concertation elle-même vient abonder un dialogue à tous les niveaux : le recours aux «focus groups» (groupes de discussion), instauré à Lille depuis huit ans, permet de soumettre chaque projet d'exposition à différents panels de publics pour en mesurer les attentes. «Nous n'en sommes plus aux interrogations mais à la mise en commun de méthodes appelant un haut niveau de compétences techniques, notamment en ingénierie climatique», se réjouit Étienne Bonnet-Candé. Parmi les solutions expérimentées, Julie Bertrand, en charge des expositions et des publications de Paris-Musées, prône la mutualisation des prêts, du transport et de la scénographie d'expositions itinérantes. Pour la recherche des matériaux biosourcés, leur retraitement, leur recyclage et leur stockage, l'expertise des professionnels extérieurs est plus que bienvenue ! Et concernant la climatisation des œuvres, la réciprocité des conditions climatiques en cas de prêt et leur acheminement, l'analyse du cycle de vie des matériaux ajoutera à la précision de leur estimation carbone. Mais, rassure Étienne Bonnet-Candé, «cette complexité est moins un frein qu'un catalyseur de l'inventivité de tous les acteurs». Plus clivant, l'usage numérique suscite certaines crispations, parfois générationnelles. À Lille, un développement raisonné est expérimenté : «Nous privilégions par exemple les circuits fermés plutôt qu'un recours au streaming, plus énergivore», explique Bruno Girveau. De même faut-il prendre en compte la consommation que génèrent les applications, l'offre en ligne, mais aussi les projections immersives et le son diffusé en salle dans le calcul de l'empreinte carbone. Pourtant, si les terminaux analysés en «cycle de vie» et l'obsolescence programmée posent problème, la nouvelle génération ne semble pas sentir dans cette technologie la menace qu'y voient leurs aînés. Invités à livrer leur point de vue, les étudiants de Science-po Lille ont rappelé que, nés dans l'ère du numérique, ils n'attendaient pas d'un musée une omniprésence de la dématérialisation, mais tout simplement une présence physique des œuvres. Ainsi ce premier atelier collaboratif, qui devrait être suivi d'un autre l'an prochain — sur les thèmes de l'inclusion, la non-discrimination et la participation du public —, signe-t-il l'engagement d'un grand nombre de musées français dans l'éco-conception, et plus globalement dans une écoresponsabilité en progression. Sous-jacentes à cette approche, ces débats devraient inaugurer une pluralisation de leurs missions et une polyvalence de leurs pratiques.

Musées

Vertes, locales, jeunes... vers des expositions new-look

Impact des expositions et publics à prioriser : la crise sanitaire a accéléré la réflexion sur les musées.

Nantes, Montpellier ou Lille... Autant de métropoles dont les musées attireraient jusqu'à 300 000 visiteurs par an en moyenne, issus d'un public national, voire international, et qui doivent aujourd'hui revoir leur stratégie face à la crise sanitaire. Avant la crise, c'était souvent à qui proposait l'exposition la plus prestigieuse. A présent, ces musées territoriaux d'envergure nationale changent de cap : moins d'expositions-événements, financièrement coûteuses pour les communes, et génératrices de longues files d'attente, peu compatibles dans un monde où les règles sanitaires vont s'imposer sur la durée.

HOMMAGE AUX MÉCÈNES

A Montpellier (285 100 hab.), une telle exposition « est habituellement notre attraction touristique, notre atout majeur de l'été », souligne le directeur du musée Fabre, Michel Hilaire. Notre grande exposition : "Le Canada et l'impressionnisme"



J.-M. DUPUIS

« Nous voulons réduire l'impact carbone du transport des œuvres. »

Bruno Girveau, directeur du palais des Beaux-Arts de Lille

pendant la crise. Au printemps 2021, les expositions valoriseront les œuvres qui sont venues enrichir nos collections ces quinze dernières années, une façon aussi, de rendre hommage à nos mécènes.

Cette tendance à ne plus rechercher l'événement à tout prix est confirmée au palais des Beaux-Arts de Lille (232 800 hab.). « Depuis déjà quelque temps, nous ne proposons plus qu'une année sur deux ce type d'événement, et plutôt des micro-événements tout au long de l'année », souligne Bruno

son à l'autre. Sans parler de notre volonté de réduire l'impact carbone du transport des œuvres. » Sophie Lévy, directrice du musée d'Arts de Nantes (309 400 hab.), s'interroge aussi sur l'empreinte carbone des musées : « Nous réfléchissons à une éventuelle étude sur le sujet dans notre équipement. »

Pour autant, la professionnelle nantaise ne renonce pas à des événements de grande envergure, par crainte de ne plus « nourrir » suffisamment « l'imaginaire artistique » du public. Au-delà du contenu des expositions, les musées se concentrent sur l'enjeu de leur attractivité pour le public local. Comment l'attirer ? Et, surtout, le renouveler ?

La crise sanitaire conduit les professionnels à s'interroger davantage sur ce point, alors que le cœur de leur public, plutôt âgé, se révèle le plus frileux pour revenir au musée après le

confinement. L'étude « Cinquante ans de pratiques culturelles en France », publiée début juillet par le ministère de la Culture, montre que les jeunes sont peu adeptes des musées. Chaque établissement a ses stratégies pour attirer ce public local et d'avenir. Avec des démarches différentes, dont le numérique fait évidemment partie. A fortiori, depuis le confinement, qui a vu les musées rivaliser d'imagination pour faire partager leurs collections numérisées.

A Montpellier, le chantier à venir est celui de la fréquentation estudiantine. « Nous envisageons de développer les

liens avec l'université et les associations d'étudiants », explique Michel Hilaire.

SOIRÉES ÉLECTROS

Le palais des Beaux-Arts de Lille compte, lui, intensifier son attractivité pour les jeunes locaux. Avec, par exemple, le développement des expositions participatives, ainsi que des soirées électros et des nocturnes réservées aux étudiants qui peuvent réunir jusqu'à 2 000 par session.

Toutes ces pistes sur le musée de demain, déjà explorées par certains professionnels ces dernières années, sont amenées à s'adapter à l'évolution de la situation sanitaire, mais aussi à une autre inconnue de taille : la situation financière des collectivités locales, touchées par la crise, pourrait leur faire revoir leurs choix dans les mois et années qui viennent. ■

Aurélien Dunouau

« Nous allons développer nos liens avec l'université et les associations d'étudiants. »

Michel Hilaire, directeur du musée Fabre, à Montpellier

a été reportée à la rentrée. Ensuite, nous n'aurons plus d'autres grosses expositions avec des prêts venus de l'extérieur. C'est une décision prise

Girveau, son directeur. Car ce modèle de l'exposition phare était trop budgétivore et risquait de nous condamner à des recettes irrégulières, d'une sai-

#CULTURE

Comment les musées prennent-ils le virage écologique ?

Écoconception des expositions, mutualisation des œuvres, impact carbone des visiteurs internationaux... La transition écologique est-elle en marche dans le monde muséal ? Éléments de réponse.



Quand le monde muséal fait sa révolution écologique. Crédit : iStock.

« La stratégie nationale bas carbone, c'est zéro émission nette de CO₂ d'ici 2050. Nous n'avons pas le choix : tout le monde doit bouger ». C'est ainsi qu'a ouvert Bruno Maquart, président d'Universcience (Cité des Sciences et Palais de la Découverte à Paris), le workshop de travail intitulé « Construire la durabilité de nos musées », en janvier dernier au Palais des Beaux-Arts de Lille, en présence de tout.e.s les représentant.e.s des grands musées nationaux.

Qu'en est-il vraiment ? Comment les musées peuvent-ils conjuguer la notion de durabilité avec les grandes expositions « événements » qui font venir des millions de visiteurs du monde entier ? Une révolution écologique du monde de la culture est-elle en cours ? **Deux axes émergent depuis ces dernières années** : l'écoconception des scénographies et la mutualisation des œuvres. Autre grande tendance, inclure le sujet de notre rapport à l'environnement au cœur des expositions.

MUTUALISER LES OEUVRES POUR RÉDUIRE L'EMPREINTE CARBONE

Le milieu culturel, dans son ensemble, prend conscience de l'importance des risques du changement climatique. Les musées ont compris qu'ils avaient cette capacité à agir, notamment dans l'économie de **leur empreinte carbone**. Mais selon les institutions culturelles, leurs tailles, les choses sont encore hétérogènes d'un territoire à l'autre.

« Il n'y a pas encore un véritable mode opératoire de **comment réussir la transition écologique** de son musée. Il y a bien Universcience qui a publié un guide d'éco-conception, d'autres circulent. Cependant, c'est très technique. À Rouen, nous voulions sortir du côté purement technique », explique Sylvain Amic, directeur de la Réunion des Musées Rouen-Caen. Ces équipes ont déjà enclenché une démarche responsable notamment **sur la mutualisation des œuvres présentées**, bien en amont. « Nous avons réussi à faire baisser la part des œuvres provenant du lointain. Sur les quatre dernières grandes expositions du Normandie Impressionniste, nous sommes passés de 50 à 3 % de prêts hors France », précise-t-il.

effet, la plus grande partie de l'impact, dans la collecte des œuvres, **provient de leur acheminement par camions**. L'exposition qui se termine sur le Cirque est à 98 % composée de prêts d'une collection privée sur le territoire métropolitain. Idem, pour le

C'est une autre façon de travailler ensemble. Pour monter une exposition, nous allons d'abord regarder ce qui se trouve dans nos musées. À partir de l'existant, nous réfléchissons à une exposition. »

Ce qui demande plus de collaboration, de mieux connaître les collections. « Il y a un effort de mutualisation à faire, et les pouvoirs publics doivent nous aider là-dessus », explique-t-il.

PRIVILÉGIER L'ÉCOCONCEPTION DE LA SCÉNOGRAPHIE

Autre solution déjà expérimentée, celle de l'écoconception de la scénographie. Les équipes en charge des expositions au Palais des Beaux Arts de Lille prennent, depuis ces dernières années, les considérations écologiques dès la conceptualisation du projet.

Inspiré de l'écolumuseology (prendre en compte le lieu et les personnes environnant le musée comme parties prenantes de ce dernier), un concept qui se développe en premier lieu en Amérique du Nord, l'écoconception correspond aux impacts environnementaux et sociaux des activités muséales, y compris en tant que producteur économique, qu'employeur ou producteur de contenu.

Dans le musée lillois, cette « éco-responsabilité » se décline en la responsabilité sociale et économique, tout en protégeant l'environnement et en contribuant à l'amélioration des conditions de travail des salariés. Les conséquences directes de ce changement de paradigme résident dans le fait que le musée n'est plus uniquement un lieu de conservation des œuvres, **mais devient une référence citoyenne et sociale.**

Par exemple, pour l'exposition sur Goya, 65 % des éléments structuraux de la scénographie ont été réexploités pour la suivante. « L'objectif est de pouvoir le faire deux ou trois fois de suite. Auparavant, c'était moins pris en compte, même si nous essayions de réutiliser le plus de matériaux possible. Aujourd'hui, ce qui a changé, c'est que cela soit systématique. C'est même considéré en amont du projet », précise Régis Cotentin, commissaire d'exposition et responsable en art contemporain au Palais des Beaux Arts de Lille.

L'exposition actuelle, la Forêt Magique a entièrement été conçue en tenant compte de sa durabilité, autant dans le choix des œuvres et de la scénographie que pour le catalogue, réalisé en papier recyclé. « Cette notion de durabilité est véritablement inscrite dans les projets des expositions du Palais. C'est une considération faite par toutes les équipes du musée », indique Régis Cotentin.

Et la thématique du rapport **aux enjeux écologiques** est également de plus en plus présente dans les expositions.

DES THÈMES D'EXPOSITIONS ENGAGÉS

Le musée a d'ailleurs prévu, à la mi-mai, une prochaine exposition tout aussi écologique et engagée. « La Terre est une architecture », imaginée par le cabinet d'architecture VTK est un projet artistique et scientifique qui présente une vision de l'effet de l'action des hommes sur la terre.



La question du changement climatique et des conditions terrestres est liée à l'action des hommes sur la planète. Il faut pouvoir le reconnaître et en être conscient. C'est le propos de l'œuvre La Terre est une architecture », détaille Antoine Viger-Kohler, cofondateur de l'agence TVK.





La Terre est une architecture au Palais des Beaux-Arts de Lille, dans le cadre d'Utopia lille3000 © TVK - Photo : Julien Hourcade

Cette installation monumentale, en trois dimensions, représente la terre, et ses couches géologiques, définie par une région commune où l'on appréhende la transformation organisée par les humains, comme les villes, les routes, les infrastructures, etc... « Cela fait plusieurs décennies que dans le champ social et artistique, les acteurs nous rappellent que nous ne sommes pas seuls et que nous appartenons à un environnement et que la Terre réagit à l'action humaine », explique-t-il.

L'œuvre reprend les différentes couches géologiques et leur datation illustrée par une couleur pour chacune. « Une façon de rendre visibles toutes les actions de l'homme. Le grand propos de notre époque est de reconnecter l'action humaine avec l'environnement terrestre, et de nous dire que dans les 50 ou 100 prochaines années, nous aurons réussi à retrouver une voie pour continuer à habiter la planète », espère Antoine Viger-Kohler.

LE PALAIS DE TOKYO S'ESSAIE AU MÉCÉNAT RESPONSABLE





Réclamer la Terre, au Palais de Tokyo. Crédit : Aurélien Mole

Autre parti pris intéressant, celui du Palais de Tokyo à Paris. Engagé dans un changement durable, le musée d'art a fait des enjeux écologiques et sociétaux des priorités de son fonctionnement et de sa programmation. Pour ce faire, il s'adresse aux entreprises qui **veulent devenir mécènes d'une programmation responsable et durable.**

Via le programme « Cercle Art & Écologie », les entreprises peuvent s'engager sur deux ans, **via un mécénat** de 50 000 euros par an, plus un apport en nature (en compétences par exemple) pour un double impact : soutenir le rôle de la création dans la prise de conscience environnementale et agir pour rendre le Palais de Tokyo plus durable.

Pour cette saison estivale, les visiteurs pourront découvrir « Réclamer la Terre », une exposition qui invite à repenser notre relation au vivant et qui inscrit véritablement le musée dans la transition environnementale.

Christina Diego 



Carenews INFO

Verticale d'information à destination du grand public, Carenews INFO déniche, décrypte et analyse les faits d'actualité relatifs à l'engagement en faveur d'une société plus solidaire, plus durable et plus juste.

Tous les articles Carenews INFO

Recevoir les news



Crise énergétique : les musées contraints, eux aussi, à la sobriété

Face à la crise énergétique, le ministère de la culture veut accélérer l'adoption de pratiques vertueuses. De la baisse du chauffage à l'écoconception des expositions, les leviers d'action sont multiples.

par Sabine Gignoux

Prière de garder vos manteaux ! Au Musée des beaux-arts de Lille, la température va descendre à 18 °C dans les collections permanentes. C'est la consigne donnée à tous les lieux d'exposition municipaux par la maire Martine Aubry, depuis la mi-septembre. L'édile socialiste a lancé, le 1^{er} octobre avec une vingtaine de villes européennes, un « appel à agir pour une culture durable partagée », listant une quinzaine de propositions comme, par exemple, la réalisation d'un bilan carbone pour chaque grand événement culturel.

Il y a urgence. Face à la crise énergétique conjuguée à la crise climatique, tous les grands établissements culturels nationaux ont dû remettre fin septembre à la ministre de la culture, Rima Abdul Malak, le bilan de leurs actions et propositions pour réduire leur consommation énergétique. Le ministère devrait en tirer mi-octobre une synthèse avec une série de recommandations.

Puis un plan d'action plus global sur la transition écologique du secteur culturel sera publié en janvier 2023, à l'issue d'ateliers thématiques associant les professionnels. Au-delà de la réduction annoncée des éclairages des grands monuments, la baisse des températures dans les musées est à l'ordre du jour.

Le château de Versailles à 19°C

Actuellement, la norme internationale est de 20 °C avec un taux d'hygrométrie de 50 %. « De nombreuses études de musées anglo-saxons montrent que l'on peut assouplir ces critères, tout en gardant des conditions optimales de conservation pour la majorité des œuvres », souligne Bruno Girveau, le directeur du Musée des beaux-arts de Lille, très engagé sur le sujet. Le château de Versailles est descendu, lui, depuis la rentrée à 19 °C, avec des réglages plus fins pour certains espaces aux décors sensibles.

« Baisser la température permet d'augmenter naturellement l'hygrométrie. Comme nos hivers sont plutôt secs, c'est un double gain », affirme Louis-Samuel Berger, administrateur adjoint du château. Plus prudents, le Louvre et le Musée d'Orsay attendent la recommandation du ministère avant de baisser le thermostat dans leurs collections. Quant aux expositions temporaires, impossible d'agir sans un consensus des prêteurs souvent internationaux...

Les éclairages par LED s'étendent dans les collections

Mais les musées disposent d'autres leviers pour passer à la sobriété énergétique. À Orsay, le remplacement progressif des éclairages par des ampoules basse consommation (LED) a réduit la consommation électrique d'un tiers, en trois ans. Le nouveau président, Christophe Leribault, a revu aussi le calendrier des travaux. Il a reporté la création d'un centre éducatif pour rénover, en priorité, la grande verrière de l'entrée, glacière en hiver et four en été, pour un coût de 7 millions d'euros.

La ministre de la culture a d'ailleurs indiqué, en présentant son budget en hausse pour 2023, que « les nouveaux crédits d'investissement seront prioritairement fléchés sur des travaux contribuant à l'isolation thermique et l'amélioration des performances énergétiques des bâtiments ».

Au château de Versailles, qui se convertit aussi aux LED, il n'y a aura bientôt plus de chaudières à énergie fossile, toutes remplacées par des pompes à chaleur. Fort de son vaste parc, l'établissement étudie même la possibilité de recourir à la géothermie. Au Musée des beaux-arts de Lille, Bruno Girveau rêve, lui, d'installer des panneaux solaires sur les toits, « mais il faut que l'on obtienne l'autorisation des monuments historiques », tempère-t-il. « Demain, les ardoises photovoltaïques nous permettront peut-être d'y arriver », veut croire l'administrateur adjoint de Versailles.

La seule modernisation du pilotage des installations de chauffage et climatisation est déjà un outil efficace. Testée au Petit Palais à Paris, elle a permis de réduire la consommation de 22 % entre janvier à août 2022, par rapport à la même période 2019, « si bien que nous allons étendre cette mesure aux 14 musées de la ville », indique Anne-Sophie de Gasquet, directrice de Paris Musées.

Vers des expositions écoresponsables ?

Même effort au Louvre, qui a mis en place un « management de l'énergie », labellisé ISO 50001, et réduit ainsi sa consommation de 17 % en 2021 par rapport à 2018. Depuis douze ans, le grand musée national réalise des bilans carbone et tente de limiter son impact en triant et compactant ses déchets, en veillant à des achats responsables, en donnant ou revendant les panneaux ou vitrines utilisés pour ces scénographies...

« On n'en est pas à les réemployer pour nos propres expositions, car cela poserait des problèmes de stockage », reconnaît Maxime Caussanel, chargé de développement durable au Louvre. Paris Musées fait mieux, qui réutilise désormais « entre 60 et 95 % du matériel de ses expositions », selon Anne-Sophie de Gasquet.

« C'est dès la conception des expositions qu'il faut agir », insiste Bruno Girveau qui a même limité leur nombre dans son musée de Lille. Il y a un an, pour « Expérience Goya », il a réduit également la provenance des prêts : « Seules 40 œuvres sur 80 venaient de l'étranger et seulement de pays européens. » Le réemploi de caisses de transport d'œuvres, le remplacement des convoyeurs des œuvres par de simples constats vidéos ont été négociés avec des prêteurs.

L'association Les Augures, à travers son programme Lab Scénogrrrrraphie qui accompagne aussi le Musée d'Orsay et la Réunion des musées nationaux, a également

conseillé l'utilisation de projections numériques, plutôt que d'écrans trop polluants . « Le bilan carbone d' "Expérience Goya" s'est limité à 44 tonnes de CO , soit les émissions annuelles de 4 Français. C'est peu ! », se réjouit le directeur du musée.

La fin des grandes rétrospectives ?

Serait-ce la fin du rêve et des grandes rétrospectives qui drainaient des foules considérables ? « On aura toujours besoin de grandes expositions », observe Sébastien Allard, directeur du département des peintures du Louvre. « Cependant on peut monter des projets stimulants sans tomber dans la surenchère consistant, même entre musées partenaires, à vouloir aligner toujours plus d'œuvres. » Autre choix vertueux : miser davantage sur les ressources locales, comme au Musée des beaux-arts de Lyon qui a confronté l'an dernier les natures mortes de ses collections à celles du Musée d'art contemporain (Mac).

La coproduction permet aussi de partager entre partenaires l'impact carbone des expositions, comme des commandes d'œuvres contemporaines. Depuis 2021, Paris Musées s'est ainsi mis en réseau avec des établissements de région. L'exposition « L'art de paraître au XVIII e siècle » vient ainsi de circuler entre le Palais Galliera, le Musée d'arts de Nantes et celui de Dijon.

Reste une donnée problématique : la pollution émise par les visiteurs eux-mêmes. Au Louvre, qui reçoit 75 % d'étrangers, la plupart arrivés en avion, le public pèse pour 99 % dans le bilan carbone ! À la Cité des sciences de l'industrie de la Villette et au Palais de la découverte où le public est majoritairement français, son impact s'élève encore à 88 % des émissions. Universcience, qui gère ces deux sites, a mis en place sur sa billetterie en ligne une calculatrice de CO pour inciter aux mobilités douces. L'établissement étudie aussi pour 2023 un projet de tarification verte.

Un Mooc et des débats au Centre Pompidou

Le 10 octobre, un Mooc Art et écologie sera lancé au Centre Pompidou à l'occasion d'une soirée de débat et de visites guidées (accès libre). Le réalisateur Cyril Dion, le photographe Sebastião Salgado, le sculpteur Giuseppe Penone et les designers Teresa Van Dongen, Humberto et Fernando Campana ont contribué à ce cours en ligne gratuit et ouvert à tous, scandé en 5 séquences, du « sentiment de nature » à « l'art du vivant ».

Du 2 au 4 décembre, une série d'événements sur « Climat : quelle culture pour quel futur ? » se tiendra également à Beaubourg, en partenariat avec l'Ademe. Le 2 décembre aura lieu un atelier sur « le secteur culturel en transition ».

<https://www.la-croix.com/Culture/Crise-energetique-musees-contraints-eux-aussi-sobriete-2022-10-04-1201236099>

« Le débat énergétique dans la culture masque le premier pollueur, avant les bâtiments : le public »

CHRONIQUE



Michel Guerrin

Rédacteur en chef au « Monde »

Dans le secteur culturel, ce sont bien les transports – du public, des artistes, des œuvres – qui font du mal à la planète. Mais, face à cette donnée, la politique de l'autruche domine, analyse dans sa chronique Michel Guerrin, rédacteur en chef au « Monde ».

Publié le 28 octobre 2022 à 14h00 | Lecture 4 min.

Article réservé aux abonnés

Sont-ils stupides, lucides, nécessaires, ces écologistes qui, depuis quelques jours, brutalisent gentiment des tableaux de Monet, Van Gogh, Vermeer ? Inversons la question et demandons-nous ce que font les musées, salles de spectacle ou festivals pour préserver la planète. La réponse oscille entre politique de l'autruche et jeu de dupes. Et pour cela aussi d'illustres artistes deviennent une cible.

Les lieux de culture, pressés par les circonstances, cherchent surtout à réduire leur facture énergétique. Adopter des ampoules LED, arrêter d'éclairer une façade, chauffer moins, fermer plus... Où l'on constate que ces phares de l'art, que l'on a voulu plus gros, plus grands, plus hauts, abusant du verre aussi, sont des passoires thermiques en hiver et des serres en été, au point de friser l'obsolescence.

Toujours est-il que la culture cherche plus à se sauver qu'à sauver la planète. « *Prendre des mesurette* *en urgence, ce n'est pas ça la sobriété!* », s'agace Samuel Valensi, qui a participé au rapport du think tank The Shift Projet « Décarbonons la culture ! », publié en 2021, et qui est aussi l'auteur, avec David Irle et Anaïs Roesch, du livre *Décarboner la culture* (PUG UGA, 2021).

« Faire circuler les œuvres »

Ce qui agace ces spécialistes, c'est que le débat énergétique masque le premier pollueur et de loin, devant les bâtiments : le public. Celui du Louvre, formé en majorité de touristes prenant l'avion, est à 99 % responsable des émissions de gaz à effet de serre du musée (chiffres de 2009). Dans son rapport « The Art of Zero » (2021), le think tank britannique Julie's Bicycle estime que, pour les arts visuels au niveau mondial, 74 % des émissions viennent des déplacements des visiteurs.

Pour la culture, ce sont bien les transports – du public, des artistes, des œuvres – qui font du mal à la planète. C'est largement vérifié pour les gros festivals, où les foules monstres accourent en voiture. Mais aussi pour les foires ou biennales d'art. Pour les châteaux prestigieux. Et même, dans une moindre mesure, pour une partie des lieux de spectacle en région, où l'automobile est nécessaire. Mais, pour prendre la mesure des dégâts, encore faudrait-il connaître l'empreinte carbone (un indicateur parmi d'autres) de chaque établissement culturel.

Lire aussi : [Le secteur culturel tente d'adapter son fonctionnement à la crise énergétique](#)

Peu ont fait ce travail. Sans doute pressentent-ils un résultat désastreux et sans solutions. Surtout, ils pensent que le public n'a pas à entrer dans le calcul de leur empreinte. Un visiteur chinois au Louvre se rend dans d'autres sites à Paris, au Mont-Saint-Michel, à Chambord, voire dans un autre pays. « *La nocivité* » du public serait d'abord le problème de l'Etat. Pas question de porter ce chapeau.

Bruno Maquart, président de l'établissement Universcience, a résumé d'une formule le tabou du public pollueur dans la culture : « *L'éléphant est dans la pièce et personne ne veut le voir.* » Comment dire à un musée que le public est un problème alors qu'il est sa raison d'être, son combat et constitue le socle de son modèle économique ?

On peut demander à un musée à Lille ou à un festival à La Rochelle d'agir pour que son public vienne à pied, à vélo, en bus, plutôt que d'élargir son parking. Mais pour les très gros musées parisiens, c'est une autre histoire. Le Shift Project appelle à « *faire circuler les œuvres plutôt que les visiteurs* ». Que le Louvre fasse voyager à travers le monde deux cents chefs-d'œuvre pendant un an. Voyons dans cette proposition une invitation à bousculer les certitudes.

Le Palais des beaux-arts de Lille a, par exemple, ouvert la voie de l'écoconception : tout faire pour alléger l'impact environnemental du bâtiment, des publics, de la programmation. Son exposition Goya, en 2021 ? Quatre-vingts œuvres seulement quand la norme tourne autour de deux cents, aucun tableau emprunté hors d'Europe, le numérique en appui. Le directeur du musée de Lille, Bruno Girveau, jure que Goya n'était pas au rabais. « *Surtout pas.* » Il goûte peu le mot décroissance.

Lire aussi : [A Lille, le Palais des beaux-arts sort de sa réserve](#)

Le mot ne figure pas dans les propositions du Shift Project pour adoucir l'empreinte carbone des expositions, pièces de théâtre ou concerts, mais il n'est pas loin. Le think tank invite à « *diminuer, ralentir, relocaliser, renoncer* »... A faire des expositions plus petites avec moins d'œuvres. A réduire la jauge des concerts et des festivals rock. A privilégier de rares déplacements longs pour les artistes.

Des actes encore timides

Dans une France où la culture tutoie la profusion, ce ne sera pas simple. Même les bonnes actions peuvent poser problème. Le chorégraphe français Jérôme Bel, 58 ans, a annoncé en 2019 qu'il ne prendrait plus l'avion pour ses tournées – ses créations seront produites sur d'autres continents avec des danseurs locaux. Deux ans plus tard, l'acteur et scénariste mexicain Lazaro Gabino Rodriguez lui a envoyé une lettre ponctuée par ces mots : « *Je trouve que cela tombe un peu mal que ceux qui ont mangé le plus de viande, qui ont vécu de fête en fête (...) viennent maintenant nous dire que nous devrions tous, de manière égale, arrêter de manger de la viande.* »

Des collectifs comme Les Augures ou Karbone Prod, chargés d'accompagner les lieux culturels dans la voie verte, constatent que le sujet gagne fortement du terrain depuis deux ans à peine. Même si les actes restent timides. Par manque de moyens. Le ministère de la culture est timoré sur le sujet. Il est aussi contradictoire : d'un côté, il distille quelques dizaines de millions pour que les lieux culturels soient plus « propres » ; de l'autre, il dégage des centaines de millions pour soutenir le numérique le plus énergivore, notamment dans le métavers, secteur incertain où la France sera de toute façon à la traîne.

Ce sont souvent des facteurs extérieurs qui poussent la culture à bouger. Une pandémie, par exemple. Saura-t-elle, cette fois, évoluer avant d'être rattrapée par une planète qui brûle ? Peu y croient. Elle a pourtant beaucoup à perdre si elle ne prend pas les devants.

Michel Guerrin (Rédacteur en chef au « Monde »)

Services

À Lille, Expérience Goya, la première expo écolo et inclusive du Palais des Beaux-Arts

En ce moment et jusqu'à fin janvier 2022 est présentée une exposition sur Goya au Palais des Beaux-Arts de Lille (Nord). La première expo éco-responsable et inclusive du musée.



Le transport des œuvres d'art, des matériaux de scénographie réutilisables et un parcours visiteur plus inclusif ont été imaginés pour l'exposition

Par **Amandine Vachez**
Publié le 15 Nov 21 à 14:08

C'est une prouesse technique et logistique, qu'a réalisé le **Palais des Beaux-arts de Lille (Nord)**, pour l'exposition *Expérience Goya*, ouverte au public depuis octobre 2021 et jusqu'en janvier 2022. Elle est la première du musée à s'inscrire dans une **démarche éco-responsable**.

Pour un futur durable

C'est une volonté affichée haut et fort par le Palais des Beaux-Arts : celle de s'inscrire dans une démarche plus responsable. Le musée vise pour cela des objectifs environnementaux et d'inclusion.

« C'est une exposition éco-conçue et inclusive. Une première ! », annonçait fièrement Bruno Girveau, directeur du musée, lors de la présentation à la presse de cette nouvelle exposition. Une démarche qui a mobilisé plusieurs mois les équipes du musée et ses partenaires.

Comment fait-on une expo écolo ?

Que signifie, une « expo éco-conçue » ? Il s'agit de réfléchir à tous les aspects sur lesquels un effort peut être fait pour limiter l'énergie dépensée à l'occasion de l'événement : en amont, pendant et après.

Cela passe par :

- un nombre limité de prêts extérieurs (qui s'élève ici à une quarantaine), privilégiant les prêteurs de proximité ;
- un choix de matériaux respectueux de l'environnement ;
- la modularité des constructions pour favoriser la reconversion des éléments de scénographie ;
- le réemploi et la valorisation des déchets subsidiaires.

Une expo plus inclusive

Multipliant les outils de médiation pour attirer un public diversifié à franchir les portes du musée (l'Open Museum, qui a notamment vu [la musique](#) ou encore [la BD](#) s'inviter dans l'enceinte du musée ; des [espaces numériques](#) adaptés à tous les âges et notamment aux enfants ; des événements spéciaux...), le Palais des Beaux-arts innove encore une fois, avec une exposition qui se veut inclusive.

Régis Cotentin, commissaire, souligne que cette exposition « relève de l'expérience. Comme le dit Marcel Duchamp : 'Une œuvre d'art doit être regardée pour être reconnue comme telle'. C'est ce que nous avons voulu provoquer, ici : c'est le visiteur qui crée son exposition ».

Et cela passe par diverses portes d'entrées à la découverte de l'œuvre de Goya : un film à 360° autour de son œuvre et une immense fresque chronologique, accessibles depuis l'atrium. Puis, dans le parcours de l'exposition, qui vous fait pénétrer « dans la maison » du peintre : des tableaux, poèmes inscrits en grand, films, croquis et sculptures inspirés de l'œuvre de Goya...

« On donne toutes les clés d'interprétation pour que le public se rende compte par lui-même, vive sa propre expérience », ajoute Régis Cotentin. Pas de cartel classique avec titre et description de chaque œuvre, ici, mais un parcours ludique, riche de nombreuses propositions qui permettent au visiteur de piocher ce qui l'intéresse.

« Expérience » : le mot clé de cette saison au Palais des Beaux-arts, qui réserve encore de belles surprises aux visiteurs, qu'ils soient ou non habitués à fréquenter les musées.

Pour en savoir plus sur la démarche éco-responsable du musée, sachez qu'un workshop sur le thème : « Construire la durabilité de nos musées » est organisé les 27 et 28 janvier 2022 au Palais des Beaux-arts de Lille (Place de la République), avec la Rmn-GP (Réunion des musées nationaux – Grand Palais), coproductrice de l'exposition.

Les visiteurs de l'exposition peuvent en apprendre plus sur la démarche éco-responsable, à la découverte d'affiches présentées dans les couloirs du sous-sol du musée.



L'innovation et le numérique au service du patrimoine et de la culture

180 INSTITUTIONS, COLLECTIVITÉS ET ENTREPRISES MEMBRES

BREAKING NEWS signer les survivants dans une exposition en réalité virtuelle ago4 jours [EVENT] Rencontre professionnelle



ACTUALITÉS, CONFÉRENCE PROFESSIONNELLE, ENVIRONNEMENT, FORMATION, MUSÉE,

[EVENT] Rencontre professionnelle « Construire la durabilité de nos musées » organisée par le Palais des Beaux Arts de Lille, en partenariat avec le CLIC

Written by admin on 27/01/2022



Les derniers articles

Partager :



Le Leicester Museum & Art Gallery déploie dans ses salles des cartels numériques qui diffusent les commentaires des visiteurs

31/01/2022



Après-covid : 2 millions de livres sterling soutiennent plus de 60 musées et réseaux britanniques

28/01/2022



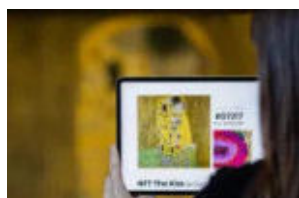
Trois expositions immersives consacrées à Gustav Klimt dans 17 villes du monde en 2022

27/01/2022



Le Illinois Holocaust Museum & Education Center de Chicago fait témoigner les survivants dans une exposition en réalité virtuelle

27/01/2022



Le musée du Belvédère de Vienne vend des NFT du Baiser de Gustav Klimt pour la Saint-Valentin

26/01/2022

Le Palais des Beaux-Arts de Lille participe à la démarche de transition écologique de la ville de Lille et à son agenda 21 de la culture. Il contribue ainsi à l'objectif d'une culture durable à Lille pour 2024.

Dans ce contexte, le musée de Lille organise des journées professionnelles « Construire la durabilité de nos musées », le 27 et 28 janvier 2022, ouvertes gratuitement à l'ensemble des professionnels du monde muséal.

Le CLIC France est partenaire de cet évènement.

SUIVEZ LES 2 JOURNEES EN DIRECT SUR LA CHAINE YOUTUBE DU PBA DE LILLE

WORKSHOP : Construire la durabilité de nos musées - INTRO...



Le jeudi 27 et vendredi 28 2022, en présentiel dans le Palais des Beaux Arts et partiellement en numérique.

▪ **2 journées, 6 tables-rondes, 3 focus et 50 intervenants**

« Comment conduire humainement et techniquement le changement ?, Quels sont les leviers et les freins de l'écoproduction des expositions ?, Bilan carbone : quels critères et indicateurs ?, Comment concilier impact environnemental et impact social ? »

Le Palais des Beaux-Arts de Lille formalise sa démarche de mise en éco-responsabilité en visant tout à la fois des objectifs environnementaux et d'inclusion. (ARTICLE CLIC: [Bruno Girveau, Palais des Beaux Arts de Lille « le musée de demain sera durable et inclusif ! »](#))

En partant de la mise en œuvre de l'exposition « Expérience Goya », projet innovant d'exposition immersive éco-conçue, le PBA souhaite interroger concrètement la notion de durabilité dans ce qu'elle implique pour les musées.

L'objectif de cette initiative spontanée et fédératrice : partager les expériences, susciter la discussion et le débat dans le but d'éclairer nos pratiques et d'enrichir nos capacités d'action sur ces sujets d'avenir.

Durant 2 journées, 54 intervenants – institutions et prestataires seront ainsi réunis pour interroger concrètement la notion de durabilité dans ce qu'elle implique pour les musées.



Madrid va accueillir le premier centre d'art immersif permanent en Espagne

26/01/2022



Dans le programme très copieux, 3 moments à ne pas manquer.

. Jeudi 27 janvier 2022 10 H 30 – 12 H TABLE RONDE #1

LA POLITIQUE DES INSTITUTIONS. LES MUSÉES DOIVENT-ILS CHANGER DE PARADIGME ? COMMENT LE PEUVENT-ILS ?

Engager son musée dans une démarche de développement durable questionne à la fois les activités et le mode de fonctionnement de l'établissement. Faut-il avoir une approche « globale » pour être efficace ? Une démarche DD peut-elle fragiliser certaines actions classiques (exposition, communication...) ? Comment conduire humainement et techniquement le changement ? Quels objectifs privilégier pour être efficace : le micro ou le macro, le court terme ou le long terme ?

INTERVENANTS: Bruno Girveau, Directeur du PBA ; Emmanuel Marcovitch, Directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais ; Sylvain Amic, Directeur de la Réunion des Musées Métropolitains – Rouen Normandie ; Hervé Barbaret, Directeur général de l'agence France Muséums ; Anne-Sophie de Gasquet, Directrice générale de Paris Musées ; Bruno Maquart, Président d'Universcience ; Juliette Raoul-Duval, Directrice de l'ICOM France. Intervention vidéo de Sara Kassam, responsable DD du Victoria and Albert Museum.

ANIMATION : Etienne Bonnet-Candé, administrateur général du PBA.

Vendredi 28 janvier 2022 9 H 30 – 11 H TABLE RONDE #4

NUMÉRIQUE ET DURABILITÉ NOUVEL ELDORADO OU CHIMÈRE ?

Le numérique est un axe de développement majeur pour les musées qui doivent apprécier le champ des possibles à l'aune de son empreinte écologique (médiation numérique, applications, immersion, projection, VR, offre en ligne, réseaux sociaux, etc.). Ces vecteurs sont-ils conciliables avec l'idée d'un développement numérique responsable ? Que signifie la « sobriété numérique » et qu'implique-t-elle pour un musée ?

INTERVENANTS: Roei Amit et Vincent Poussou, directeurs du numérique et du multimédia à la Rmn-GP ; Guillaume Darcourt, co-gérant de Fleur de papier ; Camille Pène, cofondatrice Les Augures ; Karl Pineau, directeur du Media Design Lab et membre des Designers éthiques ; Florence Raymond, Cheffe de service

Innovation numérique et prospective au PBA.

ANIMATION : Pierre-Yves Lochon, Fondateur et Administrateur du Club innovation & culture Clic France.

Les publics sont au cœur de toute démarche de développement durable, ce qui questionne le rôle social et sociétal du musée. Comment répondre à de tels enjeux ? Comment et jusqu'où impliquer les publics dans les productions ? Qui sont les « non-publics » et comment les toucher et les accueillir ? Comment travailler avec l'ensemble des publics empêchés ? L'art (via les musées) va-t-il s'imposer comme une voie thérapeutique et de mieux être ?

INTERVENANTS: Juliette Barthélémy, Chargée de projet Implication des publics au PBA ; Nathalie Bondil, Directrice du département du musée et des expositions de l'Institut du Monde Arabe ; Peter Carpreau, Directeur des collections anciennes, Musée M de Louvain ; Cécile Delivre, Déléguée Générale du Fonds de dotation We Act For Kids ; Guergana Guintcheva, Professeur de Marketing à l'EDHEC business school ; Simon Houriez, Directeur et Designer de Service en conception universelle chez Signes de sens ; Gautier Verbeke, chef du service médiation du Louvre-Lens.

ANIMATION : Cathy Courbet, Directrice de l'Accueil et de l'Implication des publics du PBA.

Programme complet et informations pratiques : pba.lille.fr/Agenda/WORKSHOP-CONSTRUIRE-LA-DURABILITE-DE-NOS-MUSEES2

Contacts organisation et musée: Etienne Bonnet-Candé, administrateur (ebonnetcande@mairie-lille.fr), Mélanie Esteves, référente Développement Durable (mesteves@mairie-lille.fr) et Juliette Benoit, cheffe de la programmation culturelle et événementielle (jbenoit@mairie-lille.fr).

Évènement coproduit avec la RMN-GP, en partenariat avec CLIC France et Alive Events.

Participez à ce workshop sur place à l'auditorium du musée ou en ligne, en direct sur la chaîne Youtube PBALILLE.

SOURCE: Palais des Beaux Arts de Lille

PHOTOS: scénographie de l'exposition Goya, Palais des Beaux Arts de Lille

Date de première publication: 10/01/2022

Le Palais des Beaux Arts, la ville de Lille, la RMN-GP, le MUCEM, le Louvre-Lens, la Réunion des Musées Métropolitains – Rouen Normandie, l'agence France Muséums, Paris Musées, Universcience et l'Institut du Monde Arabe sont membres du CLIC France

Partager :

À LIRE SUR LE CLIC

. Tous les articles du site du CLIC France [sur le thème de l'environnement](#)

. [\[DOSSIER\] Tour du monde: les institutions culturelles et l'environnement \(23/01/2022\)](#)

. [Le Manchester Museum et ses partenaires lancent la première boîte à outils consacrée aux musées et à leur stratégie écologique](#)

. [Le Design Museum réalise le premier audit environnemental d'une exposition intitulée « Waste Age »](#)

. [Environnement: le V&A de Londres annonce un objectif de zéro émission carbone en 2035](#)

. [Le musée de Manchester dirigera un projet collaboratif sur l'environnement dans le secteur muséal](#)

Accueil > Culture

Les grands musées français cherchent leur «modèle durable»

Expositions moins «spectaculaires» et «plus longues» évitant le déplacement de millions de visiteurs, scénographies recyclables...Les représentants des institutions se sont réunis à Lille, pour réfléchir à un futur plus respectueux de l'environnement.

Par Le Figaro avec AFP

Publié le 29/01/2022 à 10:07



À Lille, le «travail pionnier» mené par des institutions comme le Quai Branly a été salué. *PackShot / stock.adobe.com*

Pressés par «*l'urgence climatique*», les représentants des musées français ont planché deux jours à Lille sur un modèle plus respectueux de l'environnement, proposant des expositions moins «*spectaculaires*», mais «*plus longues*» et «*intelligentes*»... et sans déplacer des millions de visiteurs.

» LIRE AUSSI - [Environnement: le label vert, nouvel étendard des établissements publics culturels](#)

«*La stratégie nationale bas carbone, c'est zéro émissions nettes de CO2 d'ici 2050. Nous n'avons pas le choix: tout le monde doit bouger*», pose dès l'ouverture des travaux au [Palais des Beaux-Arts de Lille](#), [Bruno Maquart](#), président d'Universcience (Cité des Sciences et Palais de la Découverte, à Paris). Si la mobilisation des musées est «*relativement ancienne*» aux États-Unis, elle est encore en France à ses prémices, rappelle l'administrateur de l'établissement lillois, Étienne Bonnet-Candé. Il salue toutefois le «*travail pionnier*» mené par des institutions comme le [Quai Branly](#), Universcience, ou le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN).

Problème: une grande majorité des émissions de gaz à effet de serre proviennent «*du déplacement des visiteurs*». Pour des musées drainant une clientèle internationale, comme [Le Louvre](#), cette proportion grimpe à 90%. Dès lors, comment concilier la mission du musée, la transmission au public, et la réduction de l'empreinte carbone ?

«**Désescalade**»

Il faut d'abord «*totalemment repenser*» le «*modèle de ces trente dernières années*», tranche Sylvain Amic, directeur de la Réunion des musées

un musée à croissance infinie, qui s'enrichissait, s'étendait» et «avait des files d'attente, de gens venus de loin, pour voir des tableaux arrivés à grands frais du bout du monde. Clairement, ce modèle s'éteint».

«*Poussées dans une recherche de ressources propres*», les institutions ont du «*attirer toujours plus de monde*» pour faire du chiffre, regrette le directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais (RMN-GP), Emmanuel Marcovitch, réclamant «*une désescalade*». Parmi les solutions, le «*renoncement aux expositions événement*», spectaculaires et courtes, générant des déplacements inconsiderés d'œuvres par avion, dans des caissons spécialisés, souvent climatisés, et une surproduction d'éléments scénographiques ensuite «*jetés à la benne*». Les musées doivent aussi «*ralentir*», en allongeant la durée des expositions, tabler sur un public de proximité et réduire la quantité d'œuvres présentées au profit de la transmission au visiteur d'un «*propos scientifique riche*». Soit préférer «*la démonstration d'intelligence*», à «*la démonstration de puissance*», selon Sylvain Amic.

Écoconception

Le festival «Normandie impressionniste» est ainsi passé «*d'une dépendance aux prêts étrangers de 50% en 2010 à 3% en 2020*», et «*d'une exposition centrale à Rouen*» à des plus petites «*dans neuf villes*», permettant «*aux publics de trouver ce qu'ils cherchaient là où ils étaient*». De même, le musée du Louvre et la RMN-GP ont récemment produit «*dix-huit expositions de dix œuvres sur les Arts de l'Islam*» partout en France, dans des musées, bibliothèques ou centres culturels, captant «*un public différent, qui ne serait pas forcément venu à Paris*». Il est possible «*de mutualiser*» les collections et prêts, les moyens de transport, et même de créer des scénographies communes «*itinérantes*», en France ou en Europe, plaide aussi Julie Bertrand, directrice des expositions de Paris-Musées. Même si des «*freins*» existent, telles que les «*normes de conservation*», imposant une «*remise en réserve*» souvent après 90 jours d'exposition, rappelle la responsable de la production culturelle du MuCem, Sylvia Amar.

Autre axe plébiscité: l'écoconception, soit une scénographie conçue en amont pour minimiser l'empreinte carbone, du choix des matériaux ou produits

pour pouvoir recycler ou réemployer les éléments. Reste encore à se doter d'outils techniques pour évaluer le bilan carbone du fonctionnement global des musées, une démarche où le secteur est à la traîne par rapport à d'autres, bâtiment ou industries lourdes. La place du numérique fait, elle, l'objet de débats car cette technologie génère aussi pollutions et déchets. «*On observe aujourd'hui beaucoup d'initiatives, foisonnantes mais éparpillées*», synthétise la directrice d'ICOM-France (Conseil international des musées), Juliette Raoul Duval. Il faut désormais «*les comparer*», inventer «*des outils communs*», et peut-être au niveau national, voire international «*des chiffres et des normes*».

Commentaires (14)

LIRE LES COMMENTAIRES

Accueil

"Expérience Goya" à Lille, une exposition "éco-conçue"

29/01/2022

Réduire l'impact environnemental, sans sacrifier la qualité": l'exposition "Expérience Goya" au Palais des Beaux-Arts de Lille est un exemple de parcours "éco-conçu", mis en avant par cet établissement lors d'une réunion des grands musées français sur la "durabilité" de leur secteur.

Pensée comme une "immersion inédite" dans l'univers du peintre Francisco de Goya, l'exposition, co-produite par la Réunion des musées nationaux-Grand Palais (RMN-GP), propose "une alternative aux modèles actuels de production", trop centrés sur l'accumulation d'oeuvres et notamment de "trophées" venus de l'autre bout du monde, avance le directeur du PBA, Bruno Girveau.

Alors que leur transport constitue l'un des principaux facteurs de pollution, le musée a choisi "de privilégier au maximum la mise en valeur de sa collection permanente" et de "fixer un seuil" maximum de prêts extérieurs, soit une quarantaine, explique Mélanie Estèves, référente développement durable.

Et ils sont tous venus de pays européens, pour limiter au maximum les transports aériens.

Le projet a ainsi été bâti "autour de deux chefs-d'oeuvre" de Goya appartenant à la collection permanente du musée depuis 150 ans, "Les Jeunes" et "Les Vieilles". L'exposition en

Le média
ID, l'Info
Durable
respecte
votre vie
privée.

En acceptant l'utilisation des cookies, vous améliorez la navigation sur ce site.
Pour en savoir plus, consultez notre page [mentions légales](#).

TOUT REFUSER

PERSONNALISER

TOUT ACCEPTER

Le musée se prévaut ainsi d'avoir misé sur "la médiation et un propos scientifique fort", plutôt qu'une "profusion".

Autre facteur d'émission de gaz à effet de serre, la scénographie a été conçue pour que ses éléments constitutifs soient réemployés à 70% lors de la prochaine exposition, au printemps. Dans l'atrium du musée, un espace immersif de 170 m2 comprend par exemple 31 panneaux courbes modulables, pouvant être assemblés, démontés et réemployés.

Matériaux biosourcés, peinture, produits de traitement plus respectueux de l'environnement... Le PBA s'est appuyé sur le cabinet d'experts Atemia, qui avait déjà travaillé avec la BNF, ou Universcience, pour former ses équipes.

Le cabinet a conçu des "outils spécifiques", devant permettre à l'établissement lillois de "mesurer pour la première fois l'impact global d'une exposition". Reste à définir "précisément" le coût environnemental des outils numériques employés.

"Ce n'est pas encore un bilan carbone formel, mais un rapport d'impact", qui servira de référence pour "faire encore mieux" dans le futur, précise Mme Estèves.

POSTER UN COMMENTAIRE

Vous devez être connecté pour poster un commentaire.

Déjà membre ? [Je me connecte.](#)

Je ne suis pas encore membre, [Je crée mon compte.](#)

Le média
ID, l'Info
Durable
respecte
votre vie
privée.

En acceptant l'utilisation des cookies, vous améliorez la navigation sur ce site.
Pour en savoir plus, consultez notre page [mentions légales](#).

TOUT REFUSER

PERSONNALISER

TOUT ACCEPTER



Accueil

A Lille, les grands musées français cherchent leur "modèle durable"

29/01/2022

Pressés par "l'urgence climatique", les représentants des musées français ont planché deux jours à Lille sur un modèle plus respectueux de l'environnement, proposant des expositions moins "spectaculaires", mais "plus longues" et "intelligentes"... et sans déplacer des millions de visiteurs.

"La stratégie nationale bas carbone, c'est zéro émissions nettes de CO2 d'ici 2050. Nous n'avons pas le choix: tout le monde doit bouger", pose dès l'ouverture des travaux au Palais des Beaux Arts de Lille, Bruno Maquart, président d'Universcience (Cité des Sciences et Palais de la Découverte, à Paris).

Si la mobilisation des musées est "relativement ancienne" aux Etats-Unis, elle est encore en France à ses prémices, rappelle l'administrateur de l'établissement lillois, Etienne Bonnet-Candé. Il salue toutefois le "travail pionnier" mené par des institutions comme le Quai Branly, Universcience, ou le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN).

Problème: une grande majorité des émissions de gaz à effet de serre proviennent "du déplacement des visiteurs". Pour des musées drainant une clientèle internationale, comme Le Louvre, cette proportion grimpe à 90%. Dès lors, comment concilier la mission du musée, la transmission au public, et la réduction de l'empreinte carbone ?

- "Désescalade" -

Il faut d'abord "totalement repenser" le "modèle de ces trente dernières années" tranche Sylvain Amic, directeur de la Réunion des musées métropolitains-Rouen Normandie. "Jusqu'ici, un musée qui réussissait, c'était un musée à croissance infinie, qui s'enrichissait, s'étendait" et "avait des files d'attente, de gens venus de loin, pour voir des tableaux arrivés à grands frais du bout du monde. Clairement, ce modèle s'éteint".

"Poussées dans une recherche de ressources propres", les institutions ont du "attirer toujours plus de monde" pour faire du chiffre, regrette le directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais (RMN-GP), Emmanuel Marcovitch, réclamant "une désescalade".

Parmi les solutions, le "renoncement aux expositions événement", spectaculaires et courtes, générant des déplacements inconsidérés d'oeuvres par avion, dans des caissons spécialisés, souvent climatisés, et une surproduction d'éléments scénographiques ensuite "jetés à la benne".

Les musées doivent aussi "ralentir", en allongeant la durée des expositions, tabler sur un public de proximité et réduire la quantité d'oeuvres présentées au profit de la transmission au visiteur d'un "propos scientifique riche". Soit préférer "la démonstration d'intelligence", à "la démonstration de puissance", selon M. Amic.

- Eco-conception -

Le festival "Normandie impressionniste" est ainsi passé "d'une dépendance aux prêts étrangers de 50% en 2010 à 3% en 2020", et "d'une exposition centrale à Rouen" à des plus petites "dans neuf villes", permettant "aux publics de trouver ce qu'ils cherchaient là où ils étaient".

De même, le musée du Louvre et la RMN-GP ont récemment produit "18 expositions de dix oeuvres sur les Arts de l'Islam" partout en France, dans des musées, bibliothèques ou centres culturels, captant "un public différent, qui ne serait pas forcément venu à Paris".

Il est possible "de mutualiser" les collections et prêts, les moyens de transport, et même de créer des scénographies communes "itinérantes", en France ou en Europe, plaide aussi Julie Bertrand, directrice des expositions de Paris-Musées.

Même si des "freins" existent, telles que les "normes de conservation", imposant une "remise en réserve" souvent après 90 jours d'exposition, rappelle la responsable de la production culturelle du MuCem, Sylvia Amar.

Autre axe plébiscité: "l'éco-conception", soit une scénographie conçue en amont pour minimiser l'empreinte carbone, du choix des matériaux ou produits utilisés - biosourcés, recyclés, labellisés - en passant par l'accrochage, pensé pour pouvoir recycler ou réemployer les éléments.

Reste encore à se doter d'outils techniques pour évaluer le bilan carbone du fonctionnement global des musées, une démarche où le secteur est à la traîne par rapport à d'autres, bâtiment ou industries lourdes. La place du numérique fait elle l'objet de débats, car cette technologie génère aussi pollutions et déchets.

"On observe aujourd'hui beaucoup d'initiatives, foisonnantes mais éparpillées", synthétise la directrice d'ICOM-France (Conseil international des musées), Juliette Raoul Duval. Il faut désor-

mais "les comparer", inventer "des outils communs", et peut-être au niveau national, voire international "des chiffres et des normes".

POSTER UN COMMENTAIRE

Vous devez être connecté pour poster un commentaire.

Déjà membre ? [Je me connecte.](#)

Je ne suis pas encore membre, [Je crée mon compte.](#)

Les grands musées français cherchent leur « modèle durable »

Lecture 2 min

Accueil • Culture



Les représentants des musées français réfléchissent à un modèle plus respectueux de l'environnement, proposant des expositions « plus longues » et « intelligentes »... Et sans déplacer des millions de visiteurs.

« La stratégie nationale bas carbone, c'est zéro émissions nettes de CO2 d'ici 2050. Nous n'avons pas le choix : tout le monde doit bouger », a posé dès l'ouverture des travaux au Palais des Beaux-Arts de Lille, Bruno Maquart, président d'Universcience (Cité des Sciences et Palais de la découverte, à Paris).

Si la mobilisation des musées est « relativement ancienne » aux États-Unis, elle est encore en France à ses prémices, rappelle l'administrateur de l'établissement illinois, Étienne Bonnet-Candé. Il salue toutefois le « travail pionnier » mené par des institutions comme le Quai Branly, Universcience, ou le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN).

Empreinte carbone liée aux visiteurs

Problème : une grande majorité des émissions de gaz à effet de serre proviennent « du déplacement des visiteurs ». Pour des musées drainant une clientèle internationale, comme Le Louvre, cette proportion grimpe à 90 %. Dès lors, comment concilier la mission du musée, la transmission au public, et la réduction de l'empreinte carbone ?

Il faut d'abord « totalement repenser » le « modèle de ces trente dernières années » tranche Sylvain Amic, directeur de la Réunion des musées métropolitains-Rouen Normandie. « Jusqu'ici, un musée qui réussissait, c'était un musée à croissance infinie, qui s'enrichissait, s'étendait » et « avait des files d'attente, de gens venus de loin, pour voir des tableaux arrivés à grands frais du bout du monde. Clairement, ce modèle s'éteint ».

« Poussées dans une recherche de ressources propres », les institutions ont du « attirer toujours plus de monde » pour faire du chiffre, regrette le directeur général délégué de la Réunion des musées nationaux-Grand Palais (RMN-GP), Emmanuel Marcovitch, réclamant « une désescalade ».

La fin des expos événement

Parmi les solutions, le « renoncement aux expositions événement », spectaculaires et courtes, générant des déplacements inconsidérés d'œuvres par avion, dans des caissons spécialisés, souvent climatisés, et une surproduction d'éléments scénographiques ensuite « jetés à la benne ».

Les musées doivent aussi « ralentir », en allongeant la durée des expositions, tabler sur un public de proximité et réduire la quantité d'œuvres présentées au profit de la transmission au visiteur d'un « propos scientifique riche ». Soit préférer « la démonstration d'intelligence », à « la démonstration de puissance », selon M. Amic.

Le festival « Normandie impressionniste » est ainsi passé « d'une dépendance aux prêts étrangers de 50 % en 2010 à 3 % en 2020 », et « d'une exposition centrale à Rouen » à des plus petites « dans neuf villes », permettant « aux publics de trouver ce qu'ils cherchaient là où ils étaient ».

De même, le musée du Louvre et la RMN-GP ont récemment produit « 18 expositions de dix œuvres sur les Arts de l'Islam » partout en France, dans des musées, bibliothèques ou centres culturels, captant « un public différent, qui ne serait pas forcément venu à Paris ».

Mutualisations et éco-conception

Il est possible « de mutualiser » les collections et prêts, les moyens de transport, et même de créer des scénographies communes « itinérantes », en France ou en Europe, plaide aussi Julie Bertrand, directrice des expositions de Paris-Musées.

Même si des « freins » existent, telles que les « normes de conservation », imposant une « remise en réserve » souvent après 90 jours d'exposition, rappelle la responsable de la production culturelle du MuCem, Sylvia Amar.

Autre axe plébiscité : « l'éco-conception », soit une scénographie conçue en amont pour minimiser l'empreinte carbone, du choix des matériaux ou produits utilisés - biosourcés, recyclés, labellisés - en passant par l'accrochage, pensé pour pouvoir recycler ou réemployer les éléments.

Reste encore à se doter d'outils techniques pour évaluer le bilan carbone du fonctionnement global des musées, une démarche où le secteur est à la traîne par rapport à d'autres, bâtiment ou industries lourdes. La place du numérique fait elle l'objet de débats, car cette technologie génère aussi pollutions et déchets.

« On observe aujourd'hui beaucoup d'initiatives, foisonnantes mais éparpillées », synthétise la directrice d'ICOM-France (Conseil International des musées), Juliette Raoul Duval. Il faut désormais « les comparer », inventer « des outils communs », et peut-être au niveau national, voire international « des chiffres et des normes ».

PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE
PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, 59000 LILLE - FR

Suivez nous sur pba.lille.fr

